

Monsieur le Président

122
1987

**Lettre ouverte de Français
travaillant au Nicaragua,
à Monsieur le Président
de la République Française**

C'est avec une peine profonde que nous avons reçu la nouvelle de la mort de nos amis Joël, Ivan, Bernd, Mario et William.

Ivan LEYVRAZ (Suisse) participait à la construction de logements pour les populations déplacées des zones de guerre, projet financé par l' « Entraide Ouvrière Suisse ».

Bernd KOBERSTEYN (RFA) s'occupait de l'installation d'un réseau d'eau potable à Wiwili et à Jinotega. Il était membre fondateur d'une association d'amitié avec le Nicaragua, créée après l'assassinat en 1983 du médecin allemand Tony PFLAUM.

Joël FIEUX, né à Lons le Saunier (France) en 1958, naturalisé nicaraguayen depuis janvier 1986, avait fait sien le projet d'améliorer les conditions de la commu-

nication entre les paysans de cette région afin de rompre leur isolement ancestral et d'aider à la construction d'une véritable démocratie. Il travaillait à l'imprimerie du Front Sandiniste de Libération Nationale de Matagalpa. Il était père d'un petit garçon d'un an.

Mario ACEVEDO, nicaraguayen, était délégué gouvernemental de la zone de Wiwili. Sa femme attend un enfant.

William BLANDON, nicaraguayen, travaillait au siège local du FSLN de Wiwili.

Ils circulaient dans une camionnette civile lors d'une de leurs tournées de travail de routine quand ils sont tombés le 28 juillet dans une embuscade montée par les « paladins de la liberté ». Ils sont morts sous les balles et les projectiles de bazookas fournis ou financés par l'administration Nord-américaine.

Tous étaient des civils et participaient d'une façon exemplaire à des PROJETS DE VIE ET DE DEVELOPEMENT AU BENEFICE DES POPULATIONS LOCALES. Tous étaient porteurs d'amour et de générosité. En témoigne la douleur profonde manifestée par les paysans de Wiwili et de la région de Matagalpa lors de leur enterrement.

Ce ne sont pas les premières victimes des mercenaires de M. Reagan. En quatre ans d'agression, plus de 14 000 personnes, dont l'écrasante majorité sont des civils, ont été victimes de la politique du Gouvernement des Etats-Unis. A l'échelle de la population française, cela représenterait pratiquement 300 000 personnes. Ce ne seront malheureusement pas non plus les dernières : dès le lendemain de leur assassinat, trouvaient la mort dans une embuscade similaire un vieillard de 75 ans, une mère de famille et trois enfants...

Le porte-parole du Département d'Etat des USA a affirmé que « les étrangers qui travaillent dans ce pays sont poussés par les autorités Sandinistes à voyager et à résider dans des zones de combats ». Nous tenons à vous affirmer, Monsieur le Président, qu'aucune espèce de pression, nous répétons, aucune espèce de pression n'a jamais été subie par aucun d'entre nous, et que nous n'en avons jamais entendu parler. Bien au contraire, nous pouvons témoigner du souci des autorités nicaraguayennes de garantir notre sécurité pour que notre travail technique et humanitaire se déroule dans les meilleures conditions.

Nous sommes fiers et heureux de participer à l'expérience, exemplaire en Amérique latine, d'un petit pays qui cherche à sortir du sous-développement, tout en se garantissant les moyens de son indépendance économique et politique.

En tant que Français, nous sommes conscients que nos actions entrent dans la ligne de la DEFENSE DE LA DEMOCRATIE et du RESPECT DE LIBERTES qui a été celle de la FRANCE depuis des décennies, et ce, que nous soyons ou non intégrés officiellement à la Coopération Française.

Le tribunal International de La Haye a récemment condamné le Gouvernement des Etats-Unis pour ses activités militaires et para-militaires contre le Nicaragua, activités dont notre ami Joël n'est qu'une des innombrables victimes. Quand nous avons appris l'abstention de la France au vote du Conseil de Sécurité de l'ONU sur une résolution demandant l'application de ce jugement, nous avons éprouvé, Monsieur le Président, un profond sentiment de honte.

Nous sommes témoins de l'infatigable VOLONTE de PAIX du peuple Nicaraguayen et de son Gouvernement, le seul de la région à avoir approuvé le projet de traité de Contadora sur le désarmement progressif et le retrait des Conseillers militaires étrangers en Amérique centrale.

Nous sommes témoins des attentats contre la population civile, des sabotages contre les infrastructures économiques et sociales. Qu'est-ce que tout cela, sinon des actes de terrorisme, de la part des mercenaires financés par les millions de dollars de la Maison Blanche ? Peut-on rester muets devant la perfide agression dont est victime le Nicaragua ?

Comment la FRANCE peut-elle s'abstenir d'exiger l'application de ce jugement ? Le respect du droit et de la justice internationale n'est-il pas une condition élémentaire pour éviter que les différends entre les pays ne se règlent par la guerre ?

Nous croyons, Monsieur le Président, qu'il y a des grands principes sur lesquels on ne peut pas revenir. Cette image de la France, championne des libertés, et de la démocratie, est la propriété de tous les Français. Il y a cent ans, la France faisait don de la Statue de la Liberté aux Etats-Unis. Il y a quatre ans, vous défendiez cette même image de la France à Cancun. Il est de ces images qu'on ne peut accepter de ternir.

Nous savons que, d'une part en tant que Président des Français, et d'autre part en tant que socialiste, vous nous comprenez. Quant à nous, la circonstance de la mort de Joël et de nos amis nous interdit de nous taire. Leur enthousiasme, leur générosité et leur exemple, que nous suivrons, resteront vivants dans nos mémoires.

Nous vous demandons, Monsieur le Président, d'agir

- pour que la voix de la FRANCE se fasse entendre dans le sens de la Paix en Amérique Centrale,*
- pour que la FRANCE mène campagne pour le respect du Droit International,*
- pour que la FRANCE soutienne le verdict du Tribunal de La Haye, et réaffirme son appui au Groupe de Contadora,*
- pour que notre pays maintienne et augmente sa coopération avec le Nicaragua, et sa présence pour le Développement et la Paix dans la région.*

Nous voulons que les Français connaissent nos demandes et nous souhaitons qu'ils les appuient.

Veillez recevoir, Monsieur le Président de la République, l'expression de nos sentiments les plus respectueux.

1886, Naissance du 20^{ème} siècle Dieu cette année-là

Infatigable Jean-François Six ! Voici, si je ne me trompe, ses 30^e et 31^e ouvrages, publiés au cours de cette année 1986. Depuis la parution, en 1958, de l'irremplaçable « Itinéraire Spirituel de Charles de Foucauld », en regardant la liste de ces volumes on s'aperçoit aussitôt que l'auteur est comme fasciné par deux centres d'intérêt complémentaires : en premier lieu, tout ce qui a influencé notre époque au plan spirituel et qui plonge ses racines dans le 19^e siècle, spécialement de 1870 à 1900. En second lieu, c'est la lecture et la signification profonde des événements du monde moderne, concernant aussi bien les jeunes, et dans l'avenir, que le rôle des anciens pour préparer cet avenir.

Je vais joindre ensemble ces deux livres : « **1886. Naissance du XX^e siècle** » et « **Dieu cette année-là** » (1). En effet, le second ouvrage reprend, en le développant et en l'amplifiant considérablement, tout ce qui concerne la vie religieuse en France en 1886. En France et dans l'Eglise universelle.

C'est une tentative originale de braquer le faisceau de lumière sur une seule année : 1886, parce que c'est une année-clef, une année tournant qui

(1) 1886. Naissance du XX^e siècle en France, Ed. Le Seuil.

Dieu cette année-là, Ed. Desclée de B.

éclaire bien des aspects de notre vie la plus actuelle. D'autres collections ont même essayé de décrire une seule journée, partant d'un événement fondateur — comme le baptême de Clovis — ou d'un événement destabilisant — comme le soufflet d'Anagni au pape Boniface VIII.

Quand on a terminé le premier volume, on se dit, en effet, que ce n'est pas 1900, malgré ses fastes, qui inaugure le XX^e siècle, mais bien 1886.

Le mouvement ouvrier commence à se structurer sérieusement et la longue grève des mineurs de Decazeville en est la révélation.

C'est l'ascension du général Boulanger ; et le « nationalisme » chauvin se manifeste avec l'esprit de « revanche » sur l'Allemagne.

Les gens qui ont fait la Commune rentrent en France, spécialement Louise Michel, et prônent un anarchisme qui ne manque pas de souffle ni même de grandeur.

C'est l'irruption des « impressionnistes » en peinture avec Cézanne, des écrivains naturalistes comme Zola, ou des poètes fulgurants comme Rimbaud... Bref, c'est un monde qui désespère du passé — Huysmans a publié son roman : « le Désespéré » — et cherche anxieusement un avenir.

Je voudrais m'arrêter davantage à ce qui concerne la vie chrétienne, ou plus largement la vie spirituelle de cette

époque. Le volume « Dieu cette année-là » nous fournit ample matière à méditation.

En effet, l'anticléricalisme qui fleurit alors, la croisade antireligieuse est elle-même « religieuse ». Dans un livre remarquable (« Refus d'une religion : religion d'un refus », Ecole des hautes études en sciences sociales. Paris 1985) Louis Perouas le montre clairement en ce qui concerne la « déchristianisation » du Limousin à partir justement de 1880.

Je crois que l'on peut déceler un **double mouvement**. Il y a, en négatif, une série de faits, d'événements, de courants de pensée qui fait saisir le déclin de la foi chrétienne. Pendant qu'une autre série d'événements fait apparaître la « conversion » de quelques personnages-clés qui inaugureront ce qu'on peut bien appeler la « spiritualité du XX^e siècle ».

Voici la percée du laïcisme anticlérical et celle de la franc-maçonnerie. Pensons à Jules Ferry disant à Jaurès : « Mon but, c'est d'organiser l'humanité sans Dieu et sans roi ».

Voici, après Taine et Renan, une pleiade de scientifiques qui croient naïvement que la science va remplacer la religion : « Le monde est aujourd'hui sans mystère » proclame Berthelot. Renan, qui a écrit « L'avenir de la science », dira aux jeunes : « La France (chrétienne, d'hier) se meurt, jeune homme : ne troublez pas son agonie ». Pasteur, qui commence alors sa

carrière, sera une exception, lui qui croit au spiritualisme.

Voici la publication par Drumont de « La France Juive », cet effroyable pamphlet que beaucoup de chrétiens boiront comme du petit lait. L'antisémitisme commence alors sa « carrière » qui amènera un jour aux chambres à gaz.

C'est le moment de la guerre des deux écoles : laïque et libre. Les religieuses sont chassées également de plusieurs hôpitaux.

Le clergé de cette époque est toujours concordataire, et, parce qu'il est payé par la République, le gouvernement s'insurge contre les prêtres — et ils sont nombreux — qui font de la propagande royaliste. On sait combien Léon XIII aura du mal à faire accepter le « ralliement ». Ce qui est plus grave, c'est que le clergé a une formation teintée plus ou moins fortement de jansénisme : beaucoup de chrétiens vivent dans la peur du jugement de Dieu.

Dans ce climat vont naître des réactions en chaîne. Albert de Mun fonde en 1886 : l'A.C.J.F. Les jeunes accourent vers lui, en attendant Marc Sangnier. 8 en février, ils seront 400 en octobre. Bergson commence ses recherches philosophiques.

L'écrivain naturaliste Huysmans publie « A rebours », roman qui laisse prévoir

l'auteur de « La Cathédrale ». Sa conversion ne tardera pas, quand il aura rencontré l'étonnant abbé Mugnier, prêtre limousin, qui l'enverra à la trappe d'Igny, puis à Ligugé.

Il y a surtout, à la même époque, les « cris » de Léon Bloy, cet anarchiste chrétien qui stigmatise les « dévots et dévotes » de tous ordres et ne supporte pas la médiocrité. « Les riches vivent de la sueur des pauvres », « Les dévotes riches et notables qui font graver leur nom sur leur prie-Dieu capitonné ne souffriraient pas le voisinage d'un Sauveteur lamentablement vêtu... Les toutous de ces dames seraient certainement expulsés avec plus d'égards que ce va-nu-pieds divin ».

Mais il faut en venir aux pages les plus attachantes de J.F. Six, celles où il met en lumière les précurseurs chrétiens du XX^e siècle, ce qu'il appelle « la face cachée mystique » de cette époque.

Ce sont d'abord **les Martyrs de l'Ouganda**, ces pages étonnantes d'un roi homosexuel qui refuse de se plier à ses caprices. 31 d'entre eux seront brûlés vifs sur un immense bûcher, le 3 juin 1886. Chose à ma connaissance unique, les douze catholiques et les neuf protestants **seront ensemble** déclarés martyrs de la foi et béatifiés de concert. Sans le savoir, par leur courage ils préludent à l'œcuménisme. Et de plus ce sera la semence des jeunes églises qui fleurissent aujourd'hui en Afrique.

L'auteur raconte ensuite, en les situant dans le contexte de leur vie et de leur époque, les conversions de **Charles de Foucauld**, **Thérèse Martin**, de Lisieux. La Mission de France doit trop à ces « deux grands phares qui éclairent le paysage spirituel du XX^e siècle » — comme le dit le P. Congar — pour qu'il soit nécessaire d'insister longuement. Soulignons seulement quelques traits.

Charles de Foucauld est un scientifique qui a publié son récit de l'exploration du Maroc. Grâce à sa cousine, Madame de Bondy, il va trouver l'abbé Huvelin, pour se renseigner sur la religion chrétienne. Et celui-ci avec une précision étonnante, le fait mettre à genoux et lui dit : « Confessez-vous ». Et c'est, sinon l'illumination, du moins la certitude qui retourne cet ancien sceptique : « Aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour lui ». L'abbé Huvelin avait un sens aigu du respect des consciences, mais il leur proposait toujours un idéal de grandeur : « Ce n'est que par la part qu'elles ont de la vérité que les âmes vivent. Aimons cette vérité en elles, aidons-la à se développer elle finira par étouffer l'erreur ».

Charles de Foucauld était plus sensible que d'autres à une telle vision. Ayant découvert l'humanité du Christ — et son cœur surmonté de la croix —, il ne cessera d'approfondir sa « conversion ». Cela le mènera à Nazareth, à la trappe

de N.-Dame des Neiges, au désert, au martyre.

La jeune **Thérèse Martin** — elle aura bientôt quatorze ans — a longuement raconté elle-même sa « conversion » de Noël 1886. Elle ne s'est jamais consolée de la mort de sa mère quand elle avait quatre ans et demi. Pour une histoire de cadeaux dans ses souliers, en revenant de la messe de Minuit, à cause d'une plainte de son père, elle a une crise de larmes et la surmonte avec courage : « La petite Thérèse avait retrouvé la force d'âme qu'elle avait perdue à quatre ans et demi et c'est pour toujours qu'elle devait la conserver. En cette nuit de lumière commença la troisième partie de ma vie la plus belle de toutes ».

En réalité, elle passait de l'enfance — qu'elle n'arrivait pas à quitter — à l'adolescence qui devait la conduire au Carmel, et à travers la nuit de la foi, à la sainteté que l'on sait.

C'est dans la même nuit de Noël 1886 que **Claudél** vit sa fameuse « illumination » de Notre-Dame. Sa conversion fulgurante va faire de lui le génial poète que l'on sait. Les claudéliens trouveront sans doute que J.F. Six est sévère pour ce chrétien et qu'il a sélectionné dans sa vie des attitudes conservatrices. Celles-ci persisteront du reste jusqu'à sa mort. Curieux commentateur de la Bible, ce poète missionnaire y trouvera souvent ce qu'il cherche. Et je me souviens d'un article paru lorsqu'on commença à

célébrer face au peuple dans les églises. Claudel l'avait intitulé « la Messe à l'envers » parce que cela irritait sa sensibilité et l'idée qu'il avait du « mystère ». Bernard Hanrot, alors à Angoulême, avait répondu à l'illustre poète par une page pleine d'humour : « La locomotive à l'envers ». C'était alors le moment où les motrices électriques remplaçaient les machines à vapeur et où les mécaniciens, quittant l'arrière des locomotives, prenaient place à l'avant... Reste évidemment qu'il y a nombre de pages admirables dans l'œuvre de ce chrétien inlassable et une magie étonnante du verbe au service d'une foi intransigeante. Reste que sa conversion, en 1886, est un signe du retournement spirituel d'esprits exigeants, fuyant un matérialisme desséchant.

J.F. Six s'attache enfin sur le cas de **Maurice Blondel**, le grand philosophe de « L'Action ». En 1886 il n'eut pas besoin de conversion à proprement parler. Mais c'est cette année-là qu'il a l'intuition de son œuvre essentielle. Moins connu, sauf de certains, à la Mission, il éclaire admirablement le lien qu'il y a entre l'idée et les actes concrets, rejoignant l'admirable formule du cardinal Suhard : « N'est-ce pas l'action seule qui peut définir l'idée ?... Agir c'est penser et

apprendre... la science multiple les mystères et ne les résout pas... J'étudierai l'action, parce qu'il me semble que, dans l'Evangile, il est attribué à l'action seule le pouvoir de manifester l'amour et d'acquiescer Dieu... Sans méconnaître que la pensée éclaire l'action, je voudrais montrer que c'est l'action surtout qui éclaire la pensée. Elle est l'abondance du cœur et la garantie de toute sincérité intellectuelle... »

Je pense en avoir assez dit pour faire entrevoir quelques-unes des richesses contenues dans ces livres. J'ajoute que le dernier chapitre de « Dieu cette année-là » est une courte mais vigoureuse synthèse des leçons à tirer aujourd'hui des événements et des hommes de 1886. Alors se préparait le lent éloignement des masses laborieuses du christianisme concret. Alors naissait également dans le cœur de quelques-uns la flamme d'un renouvellement de la pensée et de l'action chrétiennes. On comprendra peu à peu, et l'Eglise le proclamera au Concile, que l'Esprit Saint nous parle aussi à travers l'incroyance, à travers les nuits de la Foi.

Jean Vinatier.

Comment chanterions-nous un chant à Dieu sur une terre étrangère

Psaume 137

Christophe Roucou

A cause de la famine, Abraham partit en Egypte (Gn 12,10) ; Joseph partit en Egypte pour des questions de pouvoir (Gn 37,8) ; Jérémie à cause de la guerre (Jer 43,6) et Jésus, selon Matthieu 2,13, à cause de la persécution d'Hérode.

Toutes ces migrations imposées sont le symbole de celles qui ont déplacé et déraciné personnes et peuples depuis l'origine de l'homme ... Il s'en faut de beaucoup qu'elles aient toujours été l'occasion de partages fraternels et de rencontres respectueuses de chacun. Le plus souvent elles ont été assorties de guerres, d'exclusion, de servitude, de ségrégation ...

Nous aussi nous sommes partis en Egypte. Ce ne fut pas sous l'empire de la nécessité mais par choix. Ce ne fut pas investis d'un quelconque pouvoir. Nous n'avons pas été envoyés non plus pour une tâche d'assistance, ou de développement. Nous avons eu la chance d'être envoyés gratuitement, en hommes voués au partage, en frères.

Il ne faut pas croire que cela facilite les choses dans un pays du Tiers Monde qui souffre de tous les maux qu'entraîne aujourd'hui une dépendance économique qui a pris le relais de l'ancien colonialisme. Et nous-mêmes nous n'avons pas fini d'apprendre le dépouillement de tous nos a priori, de toutes nos suffisances pour nous trouver sur ce plain-pied de la simple fraternité.

Mais nous sommes devenus les hôtes du pays, les compagnons de quelques-uns, et nous faisons jour après jour l'expérience de la rencontre et du dé-payement. Changer de pays, c'est changer de regard. Ce qui là-bas, en France, allait de soi, ici ne va plus de soi. Ce qui, là-bas, passait pour naturel n'était au fond que convention culturelle. Ce qui était donné comme absolu n'est que relatif ...

Nous pressentions, et maintenant nous savons qu'on peut vivre en homme autrement, croire, prier, espérer autrement. Et nous-mêmes nous nous surprenons parfois à vivre, à penser et peut-être à croire autrement.

Bien sûr nous sommes depuis trop peu de temps en Egypte et c'est un pays trop complexe pour pouvoir dire à partir de là des choses définitives (le « définitif » ! quelle illusion !). Mais dans l'accueil qui nous est prodigué et dans les limites éprouvées nous apprenons notre précarité et notre relativité. Nous découvrons notre particularité et l'appel à vivre une fraternité universelle de fond. Ça et là se font jour quelques intuitions dont le temps et la confrontation avec d'autres vérifieront la solidité : pourtant nous avons choisi d'en livrer simplement quelques-unes aujourd'hui.

L'expérience de l'Exil

L'expérience du dé-payement nous a rendus attentifs à l'expérience de l'exil vécue par ce petit peuple qui s'était voué au monothéisme et dont toute l'histoire ne fut plus qu'une longue quête d'identité. Israël en effet a constamment oscillé entre la tentation de l'assimilation aux nations idolâtres et le repli sur soi dans la suffisance de la Nation Elue. (L'histoire de l'Eglise qui s'est voulue le nouvel Israël a-t-elle toujours échappé à ce dilemme ?)

Depuis la prise d'Horma (Nb 21,3) jusqu'en Canaan (Nb 33,50-56) en passant par Madian (Nb 31,13-18) toute l'histoire de la conquête n'est qu'histoire de ruines et d'anathèmes. C'était la Loi en un temps où les peuples étaient unis à leur terre et à leur(s) Dieu(x) par un lien d'exclusion. Dès lors le salut des nations — s'il n'était pas impossible — ne pouvait s'entendre que par la médiation de Jérusalem c'est-à-dire par sa domination sur les peuples.

*« Ainsi parle Yahvé : les fellahs d'Egypte et les commerçants de Kush,
et les Sebaïtes de haute taille défilèrent chez toi et t'appartiendront.
Ils te suivront, enchaînés. Devant toi ils se prosterneront.
Ils te prieront : Dieu n'est que chez toi et il est sans égal ;
pas d'autre dieu ». (Is 45,14).*

Or vint un moment extraordinaire et qui s'avéra capital dans l'histoire d'Israël : celui de l'exil en Babylonie.

Rappelons les faits dans leur brutalité. En 721 Sargon II d'Assyrie met fin au royaume du Nord (Israël), et en 587 ce sont les Babyloniens qui prennent Jérusalem et déportent une grande partie de sa population. Celle-ci reviendra après 538 lorsque Cyrus, roi des Perses, ayant pris Babylone, autorisa le retour des exilés sur leur terre.

Mais cet exil fut un vrai traumatisme pour Israël : les piliers de sa vie de peuple, de sa foi, de son alliance avec Dieu même, disparaissaient : plus de roi, plus de Temple, plus de terrel

La question posée est alors radicale, elle porte sur la présence de Dieu. Dieu n'aurait-il pas abandonné son peuple ? Cf. Ps 42,4 « moi, qui tout le jour entends dire : Où est ton Dieu ? ».

Et où le trouver, quand tous les cadres de la relation à lui ont disparu, et qu'on habite une terre étrangère : « Comment chanterions-nous un chant à Yahvé sur une terre étrangère ? » (Ps 137,4).

Certains furent alors tentés par le ghetto et au retour de l'exil entreprirent une restauration ...

Ils étaient partis dans les larmes et devaient revenir en chantant (Ps 126). La réalité fut moins belle, et, en lisant les livres d'Esdras et de Néhémie, on sent les difficultés et les désillusions du retour. Mais surtout, de ces émigrés, on pourrait dire ce que l'on a dit de ceux de la Révolution Française : ils semblaient n'avoir rien appris. Ils voulurent en effet rétablir la communauté sous le signe de la séparation la plus radicale et la plus intransigeante (Esd 9).

Pourtant dans ce temps d'exil qui dura moins de cinquante ans quelques hommes avaient perçu qu'il pouvait en aller autrement et dans ce climat de désolation (cf. Ps 42, 89, etc) deux surtout s'efforcèrent de comprendre.

a) Jérémie

Pour le prophète Jérémie la catastrophe est d'abord occasion de conversion (Jer 2,7-11) et d'espérance (Jer 14,19-22). Comme tous ses devanciers il n'avait eu de cesse de dénoncer l'idolâtrie, les compromissions avec les païens, l'abandon du Dieu unique. Et soudain il comprend ; il comprend que la foi est une attitude intérieure et que la circoncision du cœur est seule importante (Jer 4,4 ; 9,24-25). Et le voilà qui, de Jérusalem, écrit aux exilés de Babylone (Jer 29,4-14) pour leur enjoindre de s'établir sur cette terre étrangère, de s'y marier, d'y travailler, de prier pour elle, d'y chercher Dieu car il s'y laissera trouver (Jer 29,13-14).

Attitude tellement inattendue qu'elle suscite l'incrédulité et l'hostilité (Jer 29,24-32). Cette révolution spirituelle s'accompagne de la conviction que le lien de la foi est un lien personnel (cf. Jer 20,7-18) que chacun est responsable de ses actes (Jer 31,29-30) et que l'Alliance peut s'étendre ainsi à tout homme (Jer 31,31-34).

b) Ezéchiel

Plus extraordinaire peut-être est le cas d'Ezéchiel, prêtre du Temple de Jérusalem. Plus que d'autres il pouvait répondre aux Babyloniens : comment chanterions-nous un cantique à Yahvé sur une terre étrangère ? Puisque depuis Salomon (1 R 8,10-29), le Dieu Unique, le Dieu de l'Exode et de l'Alliance (Ex. 19,3-8), avait établi sa demeure dans le temple qu'il servait. Or, dès le début du récit qui le concerne, Dieu se manifeste sur cette terre étrangère (Ez. 1,1-3). Dès lors la foi n'est plus liée à un lieu, et elle ne saurait être enfermée dans une histoire. Tout homme, fût-il fils d'Israël, peut emporter ses idoles dans son cœur (Ez. 14,13 sq) et, par contre, tout homme juste, fut-il païen, sera sauvé. Et de citer Noé antérieur à Abraham, Job de Uç hors d'Israël et Daniel sage d'Orient (Ez. 14,13-14).

c) L'ouverture à une nouvelle expérience de Dieu

Le second et le troisième Isaïe reprendront plus ou moins tel ou tel de ces thèmes qui vont nourrir les courants de la Sagesse. (Par exemple Sg 6,1-19, Pro 8,22-31, etc.) Découverte capitale : le Dieu de la délivrance d'Égypte et de l'Alliance est avant tout le Dieu de la Genèse et de la Création. Son Alliance ne trouve de sens que dans l'adhésion du cœur et personne n'en est exclu. Dieu est maître de l'histoire (cf. Jer 27,3-6) et c'est tellement vrai que c'est par la main du païen Cyrus, son bien-aimé (Is 45,1-6), son oint (Is 48,13-16), qu'il met fin à l'exil d'Israël.

Le jour où Israël reçut l'exil, qui l'implantait en terre étrangère, comme une grâce de Dieu, il lui fut révélé l'ineffable grandeur de Dieu, sa proximité de tout homme, son attention, engagée, à l'histoire des peuples. Ce fut l'irruption de l'universel et tels ou tels textes de cette veine, dans le troisième Isaïe, ont été repris dans l'Evangile (1).

Jésus, homme de l'Esprit

Cette attitude d'ouverture est fondamentalement et au sens fort du terme : spirituelle. Et l'on a dit d'Ezéchiel qu'il était le prophète de l'Esprit (Ez 2,1 etc). C'est l'attitude que les Evangiles reconnaissent en Jésus (de Jn 1,32-33 à Jn 19,30 par exemple). Nous n'en retiendrons que l'aspect qui concerne notre propos : la rencontre de Jésus avec les étrangers.

Depuis la scène inaugurale de son baptême, Jésus a entrepris d'accomplir la mission confiée par Dieu et, dans l'écoute de l'Ecriture, dans l'écoute des hommes, dans la prière, il en découvre peu à peu la portée. Les références immédiates sont celles de ses devanciers les Prophètes et de Jean-Baptiste. Comme eux il se sait envoyé aux brebis perdues de la maison d'Israël. Or la rencontre de païens va lui révéler — et à l'Eglise après lui — que sa mission est sans frontière.

Mt 15,21-28. Une Cananéenne, Marc précise : une païenne, syrophénicienne de naissance, poursuit Jésus et ses disciples de ses supplications et s'attire cette réplique : « Je n'ai été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël » et Jésus reprend, en l'atténuant quelque peu, la comparaison habituelle : les païens ne sont que des chiens. Lorsque la femme répond que les chiens mangent les miettes tombées de la table des enfants, elle affirme que les dons de Dieu sont si larges qu'ils débordent le cadre du seul Israël. Et Jésus, admirant une si grande foi (15,28) l'accomplit en guérissant sa petite fille.

(1) (Ainsi : Is 56,3-8 — Mc 11,15-18, Is 58,1-10 — Mt 6,16-18 et 25,31-46, Is 61,1-2 — Lc 4,17-19 qui prend soin d'achever le mouvement en supprimant de la bouche de Jésus la fin du verset : « un jour de vengeance pour notre Dieu »).

Déjà en Mt 8,5-13 Jésus avait été dans l'admiration devant la foi d'un centurion romain. « Chez personne je n'ai trouvé pareille foi en Israël, aussi beaucoup viendront du levant et du couchant au festin avec Abraham » (v. 10-11). Cet Abraham dont les Juifs se croient les seuls fils et qui pour cela se croient assurés du salut (cf. Luc 3,8 — Jn 8,33-41). Le centurion romain, la Cananéenne ont sans doute poursuivi leur route. Jésus dit simplement qu'elle les conduit à Dieu aux côtés d'Abraham. La vigne sera donnée à ceux qui lui font produire du fruit (Mt 21,33-44), à la veuve de Sarepta, à Naaman le Syrien (Lc 4,25-27), à tous ceux qui auront agi avec miséricorde envers leurs frères (Mt 25,31-48).

L'heure vint pour Jésus de reconnaître, non sans déchirement (Lc 13,34-35, 19,41-44) que les vrais adorateurs étaient ceux qui adoraient Dieu en Esprit et vérité (Jn 4,21-24 et 12,20-24).

Symboliquement Jésus meurt hors de la ville sainte, le prix de son sang sert pour la sépulture des étrangers (Mt 27,6-7) et c'est un étranger qui, le premier, énonce la confession de foi reconnaissant le Fils de Dieu dans l'homme crucifié ... (Mc 15,39).

Point de départ d'une ecclésiologie

A cette lumière, ce que notre situation d'hôtes, ce que notre précarité mais aussi ce qui est engagé de dialogue nous font découvrir pourrait bien rejoindre une aspiration ancienne de quelques-uns de la Mission de France : un point de départ pour une ecclésiologie qui répondra à ce que notre histoire impose peu à peu à notre regard. Nous ne parviendrons jamais à construire une ecclésiologie vivante et vivifiante si nous pensons l'Eglise comme Israël s'est pensé avant l'Exil c'est-à-dire dans une identité posée et définie antérieurement et extérieurement à la rencontre de l'autre : à la mission pour employer un terme classique, au dialogue pour faire droit à la réalité d'aujourd'hui.

Renoncer à Soi ...

Dans le droit fil de ce que nous avons dit sur Jésus, proposons une analogie.

Dans l'hymne de l'épître aux Philippiens (2,6-11) il est dit que Jésus ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu mais qu'il s'anéantit et devint semblable aux hommes. On a

maintes fois souligné combien, à oublier cela, on murait Jésus dans une divinité qui oblitérait son humanité et le message sur Dieu et l'homme dont elle était porteuse. Alors qu'au contraire l'intelligence de son identité naît de la contemplation de son existence et de sa mort. C'est au cœur et au creux de ce mouvement (2,7-8) que nous avons quelque chance de comprendre comment il est Seigneur (2,9 sq). La question n'est pas de choisir entre une christologie d'en haut (Fils de Dieu d'abord) et une christologie d'en bas (d'abord fils de l'homme). Il s'agit de la contemplation attentive et engagée du Jésus de l'Evangile dans les rapports qu'il entretient avec son Père comme avec tous les hommes : ces hommes qui marcheront à sa suite ou qui continueront leur chemin, mais dont le Christ a reconnu la foi et où il a décelé les traces de l'unique paternité de Dieu et de l'unique Esprit.

a) Penser l'Eglise dans sa relation aux autres

Pareillement une ecclésiologie qui serait construite antérieurement à la mission, sur la base d'une conception exclusive de la Révélation et de la voie du Salut, se posera toujours dans une attitude par rapport aux autres qui exclut le dialogue vrai. Dialogue vrai : dialogue respectueux de l'autre, quêtant chez l'autre l'écho des voix par lesquelles Dieu se révèle aux hommes, scrutant les voies qu'Il ouvre à l'accomplissement de l'homme.

Ce que nous ressentons avec de plus en plus d'évidence et que nous voulons dire avec force, c'est que l'Eglise de Jésus-Christ ne peut prendre conscience de sa véritable identité, percevoir l'étendue et la nature de sa mission au long des temps, accéder au contenu toujours vivant de la révélation qui lui a été faite en Christ, que dans et par le rapport aux autres. Les autres, ni annexés, ni dévalorisés, ni exclus mais considérés comme partie de ce Peuple de Dieu qui est la vocation différenciée de l'humanité tout entière, dans la diversité de son histoire et de ses formes. Les autres, irréductibles, résistants mais, eux aussi, habités, poussés par l'Esprit et porteurs d'une Parole de Dieu.

Penser : Eglise, puis : monde et, ensuite, leur rapport subordonné c'est s'interdire d'entrer dans une ecclésiologie qui soit celle d'une identité reconnue dans le dialogue, celle dont pour-tant nous avons un urgent besoin.

De l'Eglise, dans son rapport au monde, on devrait pouvoir dire ce que Paul dit du mariage entre conjoints croyants et non-croyants (1 Co 7,12-14). Une telle Eglise saura accueillir des voca-

tions aussi étranges que celles de Paul dont on oublie trop vite l'étonnant récit (Ga 1-2). Elle saura reconnaître la grâce faite aux païens et, comme son Seigneur, Serviteur des hommes et de la grâce, elle sera simplement attentive à chaque homme par simple amour.

Cependant cette mise en perspective de l'Eglise a des incidences directes sur la conception de la Révélation et sur l'intelligence que nous avons de l'Esprit.

b) Conséquences d'une telle ecclésiologie

1. Les autres : chemins de Dieu et vers Dieu

Ainsi, vivant en Egypte dans un pays où l'Islam est très fortement majoritaire, au milieu d'une foule de questions et de difficultés, nées de l'histoire et des situations d'aujourd'hui, nous sommes conduits à reconnaître valeur au ministère prophétique de Muhammad, à reconnaître que le Qur'an est pour ceux qui en vivent une Parole de Dieu qui n'est pas la simple reprise de la tradition biblique bien qu'elle se présente comme un rappel de l'Unique Message.

C'est une Parole originale qui résiste à toute réduction ou assimilation et qui, comme telle, nous rejoint et nous interpelle.

Ailleurs, le dialogue avec le bouddhisme, l'hindouisme, les religions traditionnelles d'Afrique et d'Asie, pose également la question d'une conception de la Révélation qui fasse droit à ce que ces expressions humaines ont de proprement spirituel.

2. Pour une théologie de l'Esprit

Et c'est une autre implication de cette mise en perspective : elle nous oblige à convertir notre regard sur l'Esprit et notre foi en Lui.

H. Cazelles (Cahier Evangile n° 52 p. 22-24) indique que la racine du terme hébreu « rouah » signifie : espace, distance, vide. C'est cet Esprit qui, en Gn 1,2 s'interpose entre ciel et terre pour qu'apparaisse l'atmosphère, pour que les hommes et les animaux puissent respirer et devenir des souffles de vie.

L'Esprit donné à l'Eglise n'est pas le remplaçant du Fils qui serait absent (Mt 28,20). Il est celui qui scrute les profondeurs de l'homme et celles de Dieu (1 Co 2,10-12), celui qui n'a pas de lieu car il les a tous (Jn 3,8). Elément tiers en la Trinité il empêche que la relation d'amour y soit close et inféconde.

Le péché contre l'Esprit est celui de la suffisance : du refus d'ouverture, refus de dépendre d'un autre. Si Dieu est amour, l'Esprit est la condition de Dieu, et si l'homme est à l'image de Dieu, alors l'Esprit est la condition de l'homme, de tout homme, et de l'Eglise. C'est cet Esprit promis par Jésus à ses disciples pour les conduire à la vérité tout entière (Jn 14,26,16,13). Et Jean précise : « parce qu'il ne parle pas de lui-même ». En l'Esprit même il y a cette insuffisance essentielle qui est condition de vie et de vérité.

De cette vérité relève la parole de Pierre exprimant l'expérience de la jeune Eglise. « Je constate en vérité que Dieu ne fait pas acception des personnes mais qu'en toute nation celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable » (Ac 10,34-35).

3. Une Eglise de l'Esprit et de la rencontre, sous le signe d'Abraham (Gn 18)

Bien des questions se posent alors : que faisons-nous de la mission ? ... question vraie mais qui n'aura de solution que sur cette base proprement « spirituelle » et sans contradiction avec le dialogue.

Se pose aussi — et surtout — la question d'une identité dont les contours semblent échapper. Concevoir l'Eglise comme étant la seule voie du salut, le seul véritable peuple de Dieu, la dépositaire unique de la révélation de Dieu, était une idée simple ... Mais sera-t-on toujours condamné au sentiment maladif d'une perte d'identité chaque fois que l'on reconnaîtra l'altérité de l'autre ? et faudra-t-il toujours que l'Eglise ne reconnaisse en elle l'incomplétude que pour n'avoir de cesse de l'effacer, de la combler ? Quand reviendrons-nous à la contemplation respectueuse et admirante de l'Esprit dans et hors de l'Eglise ? Quand comprendrons-nous que l'incomplétude est une condition de vie pour un vivant, une condition de vérité pour un croyant ? Quand serons-nous subjugués par le simple désir du partage, persuadés que tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu ? (Rm 8,14).

Joie alors de chanter nos chants à Dieu sur une terre étrangère. Joie d'entendre le chant liturgique copte, la psalmodie quranique et tous les chants des hommes pour l'homme et pour Dieu.

Socialisme :

Thèmes pour demain *

Né en Autriche en 1924,
André Gorz est venu à la philosophie
à partir des sciences
et au marxisme
en suivant la même trajectoire que Sartre.
Journaliste depuis 1958,
il est l'un des co-directeurs des Temps modernes.
A publié aux Editions du Seuil,
« Le traître, La morale de l'histoire »,
et « Stratégie ouvrière et néocapitalisme ».

André Gorz *

Le présent texte a été écrit à la demande du Parti socialiste suisse, pour être lu à la tribune de son dernier Congrès, à St-Gall, en novembre 1984. Il devait contribuer à la réflexion à long terme que le parti a engagée sur l'avenir de l'Etat-providence. La seconde partie, originellement rédigée en allemand, devait s'adresser plus particulièrement aux délégués alémaniques, de loin les plus nombreux.

Les références à des publications et à des enquêtes en langue allemande s'expliquent en partie par là. Mais elles s'expliquent aussi par le fait qu'il n'existe pas, en France, d'enquêtes et de sondages comparables à ceux qui sont effectués en Allemagne fédérale, avec une périodicité régulière, pour savoir comment les salariés perçoivent leur travail et mesurer leur attachement ou leur désaffection vis-à-vis de leur emploi. D'autre part, certaines instances du SPD, engagées dans l'élaboration du nouveau programme du parti, sont visiblement influencées par le souci de ne pas laisser aux « Verts » (die Grünen) le monopole de revendications et d'aspirations de fond qui, mieux que les thèmes habituels de la social-démocratie, reflètent la mutation culturelle qui est en cours dans toutes les sociétés industrialisées et qui s'exprime, entre autres, par le changement de l'attitude, chez beaucoup de jeunes ouvriers, vis-à-vis du travail et de l'Etat.

* Nous avons retenu cet article paru dans « les Temps Modernes », octobre 1985 (page 431 - 445) en raison des points de vue, qui ne sont que ceux de son auteur, mais qui apportent leur contribution à des réflexions familières aux membres de la Mission de France.

Cette ouverture aux thèmes et aux aspirations écologistes est encore plus marquée dans le Parti socialiste suisse qui s'associe régulièrement à des initiatives populaires, locales, cantonales ou fédérales, lancées par des associations ou groupes écologistes et défend dans divers domaines importants (politique énergétique, politique de défense, politique des transports, droits des consommateurs et usagers, protection de l'environnement, etc.) des positions « éco-socialistes ».

Face à la crise

La crise présente bouleverse la plupart des valeurs, des certitudes et des institutions sur lesquelles les sociétés industrielles s'étaient édifiées depuis cent cinquante ans. Elle touche à la nature du travail, à la nature des rapports sociaux, à la place du travail professionnel dans la vie de chacun, aux fondements de l'économie, à la fonction du capital et à celle des syndicats...

Aucun parti politique classique n'a encore pris la mesure des menaces et des promesses que renferment les bouleversements en cours. Aucun n'a encore pu définir une vision et une politique pour le long terme, et cela ne doit pas étonner : les perspectives du long terme sont fondamentalement différentes des urgences et des soucis du présent. C'est là une caractéristique de toutes les périodes de transition et de rupture.

L'absence d'une vision à long terme a toutefois des conséquences plus néfastes pour la gauche que pour la droite. Car elle permet que la peur l'emporte sur l'espoir. La gauche en général, et le mouvement socialiste en particulier, ne peuvent vivre que s'ils sont porteurs d'avenir. Si nous n'avons pas des orientations et une vision forte sur le sens des bouleversements présents, sur la nature de la société qui peut en naître, nous laissons le champ libre à tous les conservateurs qui s'en vont répétant : « Accrochons-nous à ce qui est, car demain sera pire qu'aujourd'hui ». Si nous ne réussissons pas à vaincre la peur de l'avenir par la vision des tâches qu'il nous impose et des chances qu'il nous offre, nous abandonnons à la droite le monopole de l'utopie.

Déjà elle apprend à s'en servir. Car c'est bien une utopie, mais une utopie mystificatrice et négative, qu'elle avance lorsqu'elle prétend que l'ordre existant peut être

préservé, que ce qui sera peut ressembler à ce qui était et à ce qui est. A cette utopie conservatrice il nous appartient d'opposer une utopie constructive, faite d'orientations, d'idées mais aussi de mises en garde pour les quinze à vingt ans à venir.

Nous vivons actuellement la plus grande révolution technologique depuis deux siècles, en même temps qu'une mutation culturelle sans précédent. La révolution technologique va entraîner un ébranlement aussi formidable de toutes les structures que l'invention du machinisme à la fin du XVIII^e siècle. Mais avec une différence fondamentale : le machinisme a permis l'essor du capitalisme industriel, la génération du salariat et de la production marchande. La révolution micro-électronique va éliminer le gros du travail salarié dans des secteurs entiers et rendre caduques les lois de fonctionnement du capitalisme.

Il faut dire d'abord que cette révolution technique ne peut pas être arrêtée et que vouloir l'empêcher n'aurait pas de sens. L'informatisation, la robotisation ne sont, en effet, pas les causes de la crise présente mais les moyens par lesquels les économies industrialisées cherchent à surmonter leur crise. Il était devenu impossible, au début des années 1970, de continuer à produire comme avant. Vingt-cinq années de croissance économique avaient conduit dans une impasse. J'en rappelle rapidement deux caractéristiques centrales. D'abord, une extraordinaire pénurie de main-d'œuvre. On allait chercher dans d'autres continents une part très importante des ouvriers d'usine cependant que les tâches d'organisation, d'administration, de gestion demandaient de plus en plus de travail — beaucoup plus que la production matérielle elle-même. Tous les efforts déployés pour remédier à la pénurie de main-d'œuvre par des innovations techniques se sont, dans l'ensemble, soldés par un échec. C'est là la seconde caractéristique de l'impasse. Dix années durant, le capital fixe par poste de travail a augmenté plus vite que la productivité du travail. Autrement dit, on employait de plus en plus de capital par unité de produit et ce capital était de moins en moins rentable. La crise a été longtemps différée par toutes sortes d'artifices, et notamment par le surendettement. Elle ne pouvait être différée indéfiniment.

Une révolution technique, des innovations technologiques majeures étaient devenues indispensables pour sortir de la crise de rentabilité du capital, de la crise de productivité du travail. La révolution micro-électronique est la réponse à cette double crise. C'est pourquoi j'ai dit que cela n'aurait pas de sens de vouloir empêcher cette révolution-là. Cela n'a pas de sens, car il était devenu impossible de continuer dans la voie précédente.

La voie sur laquelle nous sommes engagés conduit à des changements si fondamentaux que l'ordre économique et social devra être profondément transformé. Seule cette transformation peut empêcher sa dislocation complète. Nous sommes engagés, en

effet, dans un processus d'élimination massive du travail manuel aussi bien qu'intellectuel. L'autorisation et l'informatisation dans l'industrie et dans les activités tertiaires n'en sont qu'à leurs débuts et nous n'en ressentons encore que faiblement les effets. Mais nous pouvons déjà entrevoir quels ils seront. Nous savons que l'accroissement de productivité dans l'industrie automobile, par exemple, est partout de 7 à 8 % par an ; nous savons que, dans les activités bancaires, il doit, en France, s'élever à 5,6 % par an et éliminer dans les années à venir entre le quart et le tiers des effectifs. Dans le commerce, l'introduction du système de paiement électronique permettrait de réduire d'un tiers les effectifs employés. Selon l'étude la plus récente de l'IG Metall, à Francfort, 3 à 3,5 millions d'emplois — soit 15 % du total — sont menacés en RFA par l'automatisation, à échéance de 1990 ; et 80 % de ces emplois menacés sont des emplois tertiaires.

Dans l'industrie, qui a déjà beaucoup comprimé ses effectifs, la réduction de l'emploi sera relativement lente durant les cinq prochaines années, mais il ne s'agit là que d'un phénomène provisoire. Pour le moment l'emploi industriel est soutenu par l'effort d'automatisation et de robotisation lui-même. Mais nous savons que cela ne durera pas : la première usine sans ouvriers, ou presque, a ouvert ses portes ; des robots y construisent des robots.

Aucun pays ne peut se payer le luxe de rester à l'écart de ce développement. Mais cela veut dire aussi qu'aucun pays ne peut durablement acquérir un monopole ou une avance technologique suffisante pour maintenir, grâce à l'exportation, les anciennes normes de plein temps.

Le mouvement ouvrier et socialiste se condamnerait donc à l'échec s'il tentait de résister à l'automatisation. Sa résistance sera brisée, comme elle a été brisée en Grande-Bretagne où, malgré les luttes souvent admirables d'une des classes ouvrières les plus inflexibles du monde, les syndicats ont perdu deux millions d'adhérents en dix ans. Plutôt que de tenter des combats défensifs, il appartient plutôt aux socialistes de poser au sujet de cette troisième révolution industrielle les mêmes questions que Marx posait au sujet de la première : le capitalisme est-il capable de maîtriser la dynamique du processus qu'il déclenche ? Ce processus d'élimination du travail humain ne va-t-il pas soulever des problèmes que le capitalisme est incapable de résoudre selon sa logique propre ? Ces problèmes, ces contradictions n'offrent-ils pas au mouvement socialiste la possibilité de s'emparer du processus pour le détourner vers d'autres buts, nos buts à nous ?

Cette possibilité, bien sûr, existe, pourvu que nous acquerions la force de la traduire dans les faits. Souvenons-nous en effet d'un raisonnement de Marx qui reste parfaitement valable et incontestable : lorsque l'automatisation diminue massivement la

quantité de travail nécessaire, tout en augmentant la quantité des richesses, la loi de la valeur cesse d'être applicable. En gros, cela veut dire que les prix et les salaires ne peuvent plus être fonction de la quantité de travail utilisée — sous peine d'un blocage complet du système économique. Supposez, en effet, que, durant les quinze à vingt ans qui viennent, l'accroissement de productivité dépasse de 1,5 % par an le taux de croissance de l'économie. A la fin du siècle, c'est 30 % de travail qu'on aura économisé. Il est presque certain qu'on en économisera beaucoup plus. Va-t-on donc réduire de 30 % ou plus le montant des salaires distribués à la population ? Tout le monde sait que ce serait suicidaire. Si les gens gagnent moins pour la seule raison que les robots savent faire de plus en plus de choses, y compris se réparer eux-mêmes, qui donc achètera, à qui donc pourra-t-on vendre toutes ces richesses produites par des automates ?

C'est la question que posait déjà, il y a trente ans, Walter Reuther, au nom du syndicat américain des ouvriers de l'automobile (UAW). Si nous ne voulons pas que l'automatisation nous entraîne dans une spirale dépressive, il faut absolument empêcher que le pouvoir d'achat baisse quand la quantité de travail diminue. *Il faut que le pouvoir d'achat devienne indépendant de la quantité de travail fournie.* Il faut que la loi de la valeur, qui est à la base du capitalisme, soit mise hors circuit.

Si nous y regardons bien, nous constatons d'ailleurs que, dans les faits, même la droite ne conteste pas sérieusement cette vérité. Mais il nous faut prendre garde : la façon dont la droite reconnaît cette vérité est tout le contraire de ce que nous pouvons accepter, de ce que nous pouvons vouloir. L'idée qui y chemine actuellement, dans la Démocratie chrétienne allemande aussi bien que dans les droites française ou anglo-saxonne, c'est que tout citoyen doit se voir garantir une *allocation de base* tout juste suffisante pour survivre. Les montants évoqués sont de 500 DM par mois, de 80 livres sterling, de 150 dollars. Cette allocation ne serait liée à aucune condition formelle, et chacun y aurait droit sa vie durant. Les promoteurs de cette idée en attendent ouvertement l'effet suivant : étant donné que l'allocation ne permet pas de vivre normalement, ceux qui ne trouvent pas d'emploi stable chercheront à se procurer un revenu complémentaire en exécutant des travaux ingrats, très mal payés, irréguliers, temporaires, pour lesquels on trouve difficilement de la main-d'œuvre aujourd'hui et qui ne seraient pas rentables si on les rémunérait normalement. L'allocation de base serait donc une subvention occulte aux entreprises qui ne sont pas viables en économie de marché. Elle aurait pour fonction, d'autre part, de *rendre définitive et quasi institutionnelle l'existence d'une masse très importante de chômeurs et de semi-chômeurs, exclus de la société dominante et vivant en marge de celle-ci.*

Tel est le modèle de société segmentée, scindée, que des technocrates libéraux ont théorisé sous le nom de « socio-économie duale ». Ce modèle existe depuis longtemps

au Japon, en Afrique du Sud, dans les ghettos urbains d'Amérique du Nord. Il est en train de s'installer dans toute l'Europe occidentale. Dans les projets de la droite, l'allocation de base doit rendre politiquement acceptable et viable la nouvelle division de la société que voici : d'un côté un secteur capitaliste économiquement très performant avec son élite de travailleurs syndiqués, très qualifiés, stables et bien payés ; de l'autre côté une masse de sous-prolétaires marginalisés, dans laquelle on peut s'attendre à trouver une majorité de femmes.

Il nous faut être conscients que *cette division de la société que nous voyons prendre corps partout n'obéit plus aux analyses de classe auxquelles nous sommes habitués*. Nous y voyons une classe de travailleurs stables, privilégiés et syndiqués monopoliser les emplois qualifiés et bien payés et, en accord avec le patronat, rejeter dans les marges de la société tous ceux pour lesquels il n'y a plus d'emplois permanents et à plein temps. Cette dégénérescence du mouvement ouvrier en force corporatiste est le danger que nous avons à combattre en priorité. La scission, la dualisation de la société et de l'économie doivent être empêchées. Au modèle de la droite les socialistes devront opposer leur modèle propre qui, certes, devra comporter, lui aussi, un système d'allocation mettant tout citoyen à l'abri du besoin et de la misère. Mais avec cette différence fondamentale : *l'allocation de base ne doit jamais consolider l'exclusion sociale*. Au contraire : *le droit au revenu social doit aller de pair avec le droit au travail* économiquement et socialement utile. Vous savez que cela implique deux choses :

1. Si tout le monde doit pouvoir travailler, il faut que tout le monde puisse travailler de moins en moins ;
2. La perte de pouvoir d'achat qui résulterait d'une réduction du nombre d'heures travaillées doit être compensée par une allocation sociale.

Je passe sur les détails techniques, sur lesquels je me suis déjà expliqué dans la presse de votre pays, pour venir au point essentiel : Si tout le monde doit pouvoir travailler, la durée du travail, en raison des accroissements de productivité prévisibles, se situera vers la fin du siècle, entre 20 et 30 heures par semaine, soit entre 120 et 150 jours par an. Le travail salarié, à finalité économique, ne pourra pas, alors, rester le contenu principal de la vie. Notre conception de la solidarité, de la sécurité sociale, du rapport entre l'individu et l'Etat pourra alors reposer sur des bases fort différentes.

Etat-providence et auto-organisation de tâches collectives

Le mouvement socialiste a toujours visé à réduire le salariat, la contrainte au travail et les rapports marchands. Marx comprenait le travail salarié comme une nécessité et non comme un but en soi : même dans une société où « les producteurs asso-

ciés » travaillent « dans les conditions les plus adéquates et les plus dignes de leur nature humaine », écrivait-il, le procès de production « restera toujours le royaume de la nécessité ». Ce n'est qu'au-delà que « commence le déploiement de forces humaines qui est à lui-même son propre but, le véritable royaume de la liberté ». C'est pourquoi « la réduction de la durée du travail est la condition fondamentale ». Le but premier du mouvement socialiste doit être — je cite la commission d'éthique du SPD — « de créer un espace de liberté aussi large que possible, dans lequel l'homme, libéré des contraintes, organise librement sa vie en société et développe sa créativité » (1).

Cet objectif est aujourd'hui d'une particulière actualité. Il correspond aussi bien à la mutation des valeurs observable depuis une dizaine d'années, qu'aux perspectives de libération du temps ouvertes par l'automatisation. La mutation des valeurs est visible notamment dans le fait que le travail rémunéré, la carrière, le succès professionnel et matériel ne sont plus prioritaires pour la plupart des individus, en particulier pour les jeunes. Les valeurs de communication prennent le pas sur les valeurs puritaines de rendement, même dans la vie de travail (2). Un nombre croissant d'hommes et de femmes, et notamment de jeunes travailleurs, cherchent le sens et l'accomplissement de leur vie dans des activités qu'ils organisent eux-mêmes, dans des projets qui leur sont propres, et non dans leur travail rémunéré. A la prise en charge par l'Etat ils préfèrent des réseaux d'entraide fondés sur la solidarité et la réciprocité (3). Comme l'écrit la commission d'éthique du SPD, « la multiplication des protestations et même des actes de violence, principalement de la part des jeunes, exprime le besoin de se sentir membre d'une communauté et de nouer dans la vie quotidienne des rapports sociaux vivants... En même temps le besoin se renforce de moins dépendre des services et des prestations fournies par des tiers » (4).

(1) Erhard Eppler (éd.), *Grundwerte - für ein neues Godesberger Programm*, Texte der Grundwerte Kommission der SPD, Rowohlt aktuell, Reinbek 1984, p. 111.

(2) Selon les enquêtes périodiques de l'Institut für Demoskopie d'Allensbach, la proportion des salariés ouest-allemands se disant pleinement satisfaits par leur travail est tombée de 65 % en 1967 à 49 % en 1981. La proportion des salariés disposés à travailler plus s'ils peuvent gagner plus en proportion est tombée de 40 % en 1968 à 8 % en 1982, tandis que la proportion de ceux désirant travailler moins quitte à gagner moins est passée de 6 % en 1968 à 26 % en 1982. Voir aussi Gerhard Schmidtchen, *Neue Technik, neue Arbeitsmoral*, Deutscher Industrie Verlag, Köln 1984.

(3) D'après « Zukunft des Sozialstaates » Zwischenbericht zum Essener Parteitag 1984, cité dans *Neue Gesellschaft* n° 6/1984.

(4) Erhard Eppler, ouvrage cité, p. 117.

On observe donc une désaffection vis-à-vis de l'ordre économique et du mode de vie capitalistes, orientés vers le marché, la consommation, l'argent. Mais dans les conditions actuelles, cette désaffection ne peut s'exprimer de façon positive que difficilement et au prix de sacrifices importants. La division et la spécialisation capitalistes du travail, en effet, ont eu pour conséquence que plus personne ne peut produire ce dont il ou elle a besoin et que personne ne peut utiliser directement ce qu'il ou qu'elle produit. La production pour l'usage de qui l'assure et l'autonomie disparaissent. L'emploi à plein temps nous contraint d'abandonner à des services publics ou privés des activités qui constituent l'étoffe de la vie. Ainsi laissons-nous l'éducation des enfants à la télévision ou à des éducateurs professionnels ; au lieu de faire de la musique, nous achetons des cassettes ; au lieu de réparer, nous jetons pour acheter du neuf ; au lieu de chercher conseil auprès d'amis, nous nous inscrivons dans un groupe thérapeutique ; nous abandonnons les mourants à l'hôpital, où ils peuvent d'ailleurs — du moins aux Etats-Unis — louer les services de consolateurs professionnels.

La professionnalisation, la spécialisation, la commercialisation de toutes les activités rendent la vie de chacun et les rapports sociaux de tous plus pauvres et plus étriqués. Or la réduction de la durée du travail pourrait précisément mettre fin à cet appauvrissement et dépérissement des capacités humaines. A condition d'être libérés du manque de temps, beaucoup de tâches vécues aujourd'hui, principalement par les femmes, comme une surcharge de travail et une corvée, peuvent devenir des activités accomplies en commun ou partagées par la femme et l'homme. Il devient possible non seulement de prendre plaisir à l'accomplissement de ces activités mais encore de les étendre hors du cercle étroit du ménage, sous forme de coopération et d'entraide à l'échelle du quartier. Aménager des terrains de jeux et d'aventure pour les enfants ; cultiver des légumes ; entretenir ou embellir non seulement sa propre maison, mais le quartier ; produire au moins une partie de son énergie ; doter le quartier d'un centre où tout le monde peut réaliser des travaux de réparation, monter des films, jouer de la musique, etc. ; mais aussi mettre sur pied des coopératives de voisinage notamment pour prendre soin de malades, de personnes âgées, d'enfants ; créer des réseaux d'aide et d'assistance mutuelle, notamment pour prévenir ou soigner certaines maladies ; réaliser les équipements qui permettent à chacun et à chacune de se livrer, dans son quartier, à des activités productives, artistiques ou éducatives — bref tout ce qu'Egon Matzner appelle « *auto-organisation des tâches collectives* » (5) et que Werner Geissberger a baptisé « *petits réseaux* » peut se développer grâce à la libération du temps et à condition, bien entendu, qu'il en existe une volonté et un soutien politiques.

(5) V. Egon Matzner, *Wohlfahrtsstaat und Wirtschaftskrise*, Rowohlt aktuell, Reinbek 1978.

Il faut toujours insister que l'auto-organisation par les citoyens eux-mêmes de tâches collectives assumées jusque-là par des institutions d'Etat ne peut être envisagée que dans le cadre d'une politique de réduction substantielle du temps de travail. A ceux qui croient pouvoir rejeter pareille politique pour des raisons économiques, il faut répondre que :

1. La réduction de la durée du travail doit aller de pair avec l'accroissement de la productivité et n'entraîne donc ni une augmentation des coûts unitaires ni une baisse du niveau de vie (6) ;

2. La libération du temps entraîne d'importantes réductions des coûts dans la sphère privée aussi bien que dans la sphère publique, car elle permet un plus grand degré d'auto-production et d'entraide coopérative.

Le développement des activités auto-organisées et de l'entraide mutuelle *peut* donc aboutir à une réduction limitée des prestations et services de l'Etat-providence. Mais il faut toujours insister que *l'entraide mutuelle auto-organisée ne doit en aucun cas être imposée par l'Etat en lieu et place de prestations publiques existantes*. Les gouvernements de droite et même parfois de gauche tentent d'imposer, en effet, cette solution de facilité qui consiste à réduire, au nom de l'anti-étatisme, les dépenses sociales de l'Etat pour demander aux chômeurs, aux malades, aux personnes âgées, aux familles — c'est-à-dire pratiquement aux femmes — de s'aider eux-mêmes. On peut même discerner une tendance néo-libérale qui vise à restreindre la production de biens et de services aux domaines où cette production est rentable pour demander aux couches les plus démunies de la population de produire par et pour elles-mêmes une partie de ce qui est nécessaire à leur subsistance. Il faut insister que *l'auto-production et l'entraide n'apportent une plus grande autonomie que si nous n'y sommes pas contraints pour nous assurer le nécessaire*. L'auto-production et l'entraide ne peuvent être des activités libres et libératrices, ressortissant à la sphère de la liberté, non au règne de la nécessité, que si tout le nécessaire est assuré à chacun et à chacune par l'organisation de la société.

Quelles sont donc les mesures de politique sociale qui peuvent conduire à une extension des espaces de liberté et des activités autonomes ? Il ne faut, en effet, es-

(6) La productivité moyenne du travail croît actuellement de 3 à 4 % par an dans la plupart des pays industrialisés, tandis que l'économie croît de 1,5 à 2,5 % par an. La durée du travail peut donc être réduite de 1,5 à 2 % par an en moyenne, soit de 30 à 40 % en 15 à 20 ans, à condition qu'une politique judicieuse de l'emploi veille à ce que les travailleurs des secteurs où la productivité croît rapidement passent dans ceux où elle croît plus lentement ou pas du tout.

V. A. Gorz, *les Chemins du Paradis*, thèse 19, éd. Galilée, 1983.

compter aucune évolution spontanée dans ce sens. L'économie de marché ne conduit jamais spontanément à la réduction généralisée de la durée du travail, mais seulement au chômage ; elle ne conduit jamais spontanément à de plus grandes possibilités de production autonome, mais seulement à une plus grande consommation marchande, d'une part, à plus de pauvreté, d'autre part. Des percées dans le sens désiré sont néanmoins possibles et peuvent être inaugurées par des politiques locales aussi bien que générales, notamment par une *politique du temps*.

Celle-ci commencera logiquement par *prévoir les économies d'heures de travail* qui, dans les services et administrations publiques, pourront résulter de l'informatisation. Il s'agit ensuite de prévoir dans les conventions collectives des réductions correspondantes de la durée du travail, mais aussi des programmes de formation et de recrutement. La transparence des développements technologiques à venir, le débat public sur leurs conséquences font partie du droit qu'ont les citoyens de contrôler les décisions publiques. Si une percée dans ce sens réussit dans une municipalité ou un canton, elle créera un précédent qui peut faire tache d'huile dans d'autres secteurs.

Pour *l'aménagement du temps* de travail également des initiatives publiques peuvent jouer un rôle moteur : notamment en laissant aux employés ou aux fonctionnaires le soin, comme cela se fait au Québec ou chez Siemens, de choisir eux-mêmes leurs heures de travail. Personne ne s'occupe plus de savoir à quelle heure vous arrivez à votre travail ou rentrez chez vous ou si vous avez été absent le lundi, pourvu que le travail de la semaine ait été fait le vendredi après-midi (cas de Siemens) ou que vous ayez accompli vos 140 heures à la fin du mois (cas des fonctionnaires du Québec). Les contraintes horaires, l'obligation de ponctualité deviennent, à l'âge de l'ordinateur, l'expression d'un désir purement arbitraire de domination hiérarchique.

Une politique du temps devra également reconnaître publiquement le *partage des postes* (job sharing) qui permet par exemple à un homme et à une femme de se partager le même emploi, étant entendu que, dans le cas d'un couple avec enfants, ce n'est pas toujours la mère qui doit rester à la maison pour prendre soin d'un enfant malade.

L'encouragement du partage des postes et du temps partiel au moyen d'une *compensation partielle de la perte de salaire* est particulièrement apte à prévenir le chômage et à assurer une transition en douceur vers une société dans laquelle le temps de travail normal ne sera plus que de vingt heures par semaine. La compensation des pertes de salaire direct peut être financée par une taxe différenciée (TVA ou ICA) sur les produits et services dont les nouvelles technologies abaissent les coûts mais dont il n'est pas souhaitable socialement de laisser croître la consommation.

Pour reprendre une formule de Fred Sinowatz : « Les nouvelles technologies, qui permettent de créer davantage de valeur avec moins de travail, exigent que nous rendions l'homme libre pour le temps libéré — libre aussi des contraintes de l'industrie du divertissement et des conditionnements massifs de l'extérieur » (7).

Nous rendre libres pour le temps libéré signifie que nous devons réapprendre à nous impliquer dans ce que nous faisons, non parce que nous sommes payés pour cela, mais pour le plaisir de créer, de donner, d'apprendre, de nouer avec les autres des rapports non marchands, non hiérarchiques. Cette possibilité d'activités libres suppose toutefois une politique sociale et une politique industrielle qui veillent à ce que la micro-électronique ne serve pas à de nouvelles concentrations de pouvoir mais à ce qu'elle est seule capable de rendre possible : *des décisions de production décentralisées* et non plus centralisées, une proportion beaucoup plus élevée de productions locales, économes en énergie, en matières premières et en travail. La révolution micro-électronique rend les petites entreprises plus performantes que les grandes ; les unités de production géantes deviennent obsolètes. Il sera bientôt possible de fabriquer, monter, réparer beaucoup de choses, avec un rendement très élevé, dans des ateliers de quartier ou des villages éloignés et d'atteindre ainsi un degré élevé d'auto-suffisance. Il s'agira de rendre accessibles à tout le monde des « community centres » pour lesquels des municipalités britanniques et danoises fournissent le modèle : des sortes de « maisons pour tous », à la fois atelier pour toutes sortes d'activités de production ou de réparation, université populaire et centre de loisir, construit et aménagé en partie grâce au travail bénévole de la population elle-même, où des gens de tous les âges peuvent travailler le bois ou les métaux, réparer des deux-roues ou des appareils électriques, construire des éoliennes, élever des volailles ; où des groupes d'entraide mutuelle de diabétiques, de parents de drogués, de personnes déprimées, etc. peuvent se réunir pour échanger leurs expériences et réfléchir en commun — toutes choses plus efficaces que la prise en charge institutionnelle et, en plus, gratuites ; où à côté de productions artisanales, des machines programmables, très performantes, permettent de produire toutes sortes de choses pour les besoins locaux ou individuels.

Les possibilités qui s'ouvrent ici correspondent à l'un des rêves les plus anciens du mouvement socialiste, à savoir : dépasser le salariat et les rapports marchands grâce à un degré croissant d'auto-provisionnement coopératif, communal et individuel. Ce n'est pas le plein emploi salarié — qui restera d'ailleurs impossible à réaliser — qui est depuis le début le but fondamental du mouvement socialiste, mais le droit de travailler, non pas pour l'accumulation et la mise en valeur du capital, mais pour satisfaire les besoins et les aspirations ressentis et définis librement.

(7) Entretien dans *Der Spiegel*, Hamburg, n° 33/1984.

Ce but fondamental a aujourd'hui une force d'attraction plus grande que jamais, mais aussi une plus grande charge de subversion. Car il est combattu plus résolument que jamais par une forme d'organisation sociale de moins en moins viable et dont les représentants cherchent à sauver leur domination en imposant à la population des décisions de production et d'investissement sans rapport avec les besoins qu'elle éprouve. La résistance à ces tendances, l'élaboration d'alternatives non capitalistes sur tous les plans, y compris des formes alternatives de travail et de vie en commun, concordent avec les aspirations originaires du mouvement ouvrier et socialiste. Jamais la faisabilité d'alternatives non capitalistes n'a été aussi tangible. Ce ne sont plus des nécessités matérielles mais seulement des rapports politiques de domination qui nous séparent du but d'une société libérée, dans laquelle le travail salarié forcé sera en grande partie aboli, la satisfaction des besoins et les espaces d'autonomie les plus étendus assurés à tous et à toutes.

Prier c'est voir le blé pousser

Jean Deries

La prière est un jardin secret ! Au cours de la semaine du 6 au 13 juillet 1986 à Pontigny, des jeunes ont prié, réfléchi, échangé, écouté des témoins sur le thème : « PRIER AUJOURD'HUI », avec les pauvres, dans la lutte pour la justice, dans la rencontre des incroyants, au Tiers Monde, dans la rencontre de l'Islam, dans les prisons, dans le combat pour la paix. Le témoignage de Jean Deries est l'une des interventions de cette semaine. Le lecteur intéressé par une telle démarche se procurera le numéro 52 de Vin Nouveau (B.P. 124, 94121 Fontenay-sous-Bois Cedex).

Pour situer les réflexions qui suivent, un petit aperçu du bonhomme : 56 ans. Sixième enfant d'une famille (de 11), bourgeoise, lyonnaise et savoyarde. Après le bac, deux ans de lettres et philo à la Fac de Lyon. Séminaire de Lisieux, puis Limoges, et plus tard Pontigny. Prêtre en 58. Divers ministères avant le ministère de prêtre ouvrier, ou interrompant celui-ci : vicaire, aumônier de Lycée technique, étudiant en théologie à Toulouse de 58 à 63. Travail sur St Paul. Au service de la réflexion pastorale des équipes de 63 à 66. Membre de l'équipe centrale, puis de l'équipe théologique de 69 à 72. Ouvrier du Bâtiment depuis 1950. Mais de façons diverses et avec des trous professionnels évidemment importants : en stage d'été en 1950, 51, 52. De façon continue en 53-54-55, avec un apprentissage professionnel en 54. Ouvrier à Limoges entre 66 et 70. Maçon rural dans la Drôme pour bâtir une chèvrerie en pierres entre 72 et 75. Depuis 1975, maçon dans une entreprise de Grenoble. Entreprise moyenne de 150 ouvriers.

Les événements m'ont conduit à un engagement syndical de plus en plus prenant. Délégué syndical CGT dans mon entreprise, secrétaire de syndicat, délégué du personnel, membre puis secrétaire du Comité d'Entreprise, membre du bureau de l'Union Syndicale de la Construction. Représentant CGT au Comité Régional de Prévention BTP. Conseiller et Président suppléant au Conseil de Prudhommes de Grenoble.

Depuis le 15 juin, j'ai obtenu — par décision prudhomale — un Congé sabbatique de 11 mois, conformément aux possibilités ouvertes par les lois de 1982. Je reprendrai donc ma vie professionnelle en mai ou juin 1987.

La place de l'événement

L'événement est pour moi le chemin essentiel de la prière.

Ces jours-ci, j'avais entre les mains un livre sur la prière écrit par un Chartreux anonyme.

C'est normal. Les Chartreux n'ont ni nom ni visage. Ils sont faits pour Dieu seul. En feuilletant rapidement ce livre, qui est probablement très fort, je me suis dit que ce n'était pas pour moi le mode d'approche de la prière. Je ne peux prier sans être situé, sans être très fortement marqué par les événements de la vie. Alors que j'avais à faire à un homme dont le nom de comptait plus, dont la vie était sans événement et dont la prière était essentiellement un mouvement intérieur vers Dieu. Il y a dans l'Eglise différentes vocations. Chacun doit trouver sa forme de prière.

Notre génération a été marquée par Emmanuel Mounier et cette phrase de Mounier est certainement une des paroles clés de ma vie : « l'événement sera notre maître intérieur ».

Il y a des événements fondateurs

S'il y a une Parole fondatrice dans la foi juive et dans la foi chrétienne, c'est bien celle-là : celle de Dieu à Abraham : Lève-toi et va.

C'est sans doute la disette qui fait partir Abraham, c'est probablement parce que ses troupeaux n'avaient plus d'herbe dans le pays d'Ur. L'obligation de partir est devenue parole, commandement intérieur, appel.

Pour quelqu'un qui a mis sa vie dans la mouvance de la Mission en 52, Abraham était véritablement l'homme le plus présent à notre histoire. Notre vie mise en route et rythmée par la force de cet appel au travers de l'événement : « Lève-toi et va ».

Je pense que toute vie a ses événements fondateurs, et d'abord pour chacun celui de sa propre naissance. Car l'événement c'est d'abord cela : ce qui commande, ce à quoi on n'échappe pas. On peut inventer tout ce qu'on voudra, se fabriquer un ciel, un irréel, tout ce qu'on voudra. L'événement au contraire s'impose à vous. Et le premier événement à côté duquel on ne passe pas, c'est celui de sa naissance.

Je pourrais développer beaucoup cette chose-là. Pour moi elle a une importance particulière : être et rester l'homme qu'on est. On n'échappe pas à l'homme qu'on est. Et toute ma vie ouvrière, depuis quelques ... 36 ans, je ne sais plus ..., je l'ai vécue en acceptant essentiellement ce que je suis par ma naissance : je ne suis pas Ardéchois, je ne suis pas né dans un faubourg ouvrier, ni dans une mechta de Marrakech.

Bien sûr, il faut se convertir. Il le faudra. Mais pas trop vite, pas trop vite. Voilà encore quelque chose qui a une importance particulière dans mon itinéraire : la découverte que pour renaître, — puisque l'appel chrétien est un appel à renaître, — il faut d'abord et déjà accepter d'être né. Et parfois, d'ailleurs, se défaire d'une fausse naissance qui serait un christianisme trop vite fait. Il faut — « un instant » dira Péguy — pour un instant — retrouver en soi la nature, la force, la vigueur de ce qui est naissant, de ce qui a été naissant en soi. (Cette vitalité païenne qui demande des comptes à ce qu'on est devenu comme chrétien ...). En baptisant Noémie, la fille de nos amis Marijon, je lui ai souhaité tout ce qu'on peut attendre d'une fille d'Abraham, de Jacob, de Moïse, de David, et de tous les prophètes, mais sans omettre d'être d'abord fille d'Adam et d'Eve.

La Libération, après l'occupation allemande de 1940 à 1944

Ce qui m'a mis en route et motivé dans mes choix et pour la vie, c'est moins un événement singulier qu'une époque particulièrement riche en mises en cause et en interrogations, celle qui, faisant suite à mes années de collège, de scoutisme, de lycée, m'obligeait à découvrir le vaste monde et l'histoire. Cette découverte remettait tout en cause. En particulier mes solidarités bourgeoises et chrétiennes.

Où étions-nous, où était l'Eglise, où étaient mes parents au temps où des millions d'êtres humains, juifs, tziganes, attendaient et subissaient la mort dans des chambres à gaz ? Cela, c'est l'interrogation de 1947. Incroyable, quand on a 16 ans. Nous ne savions pas. Ce drame a provoqué un choc, a eu un retentissement énorme dans nos consciences.

Nous ne savions pas. Nous étions contre les « boches », c'est-à-dire les Allemands comme on les appelait à l'époque. Comme en 14. Oui comme en 14, sans savoir que

quelque chose d'autre que l'antagonisme héréditaire se passait dans l'ombre. Le mot de Fascisme ne nous faisait pas frissonner. Nous étions évidemment pour l'ordre établi, pour le Maréchal qui prêchait la famille, le travail et la patrie. Par chance, nos familles étaient parfois traversées par la question d'un grand cousin passé à la Résistance.

Comment pouvait-il être avec les « terroristes », dont les bombes et les attentats faisaient connaître l'activité clandestine ? A nos yeux, cela pouvait se justifier par un choix nationaliste. Mais nous n'apercevions pas l'enjeu du combat : le respect de l'homme quelle que soit sa race, sa religion, ses opinions politiques. Le refus du totalitarisme.

Le réveil de la Libération a été terrible : mais où étions-nous donc, et dans quel rêve ? Pourquoi cet abêtissement des chrétiens et de leur hiérarchie, cet aveuglement qui les empêchait de voir ce qui était en cause ? Comment avions-nous pu supporter que des hommes soient obligés de porter une étoile ? Comment avions-nous pu garder notre confiance et notre vénération à un gouvernement, à des hommes d'Etat, à un Chef d'Etat, qui cautionnaient de telles pratiques ? Comment la notion du moindre mal avait-elle envahi nos consciences jusqu'à cet engourdissement ? Comment les sirènes anti-communistes avaient-elles pu nous intoxiquer jusqu'à ne plus nous étonner des assassinats de patriotes et d'otages, de Gilbert Dru et d'autres jeunes — entre autres — chrétiens merveilleusement, miraculeusement lucides dans cette société d'aveugles et de borgnes !

En nous, c'étaient à la fois la bourgeoisie et l'Eglise qui étaient soumises à la critique. Un ordre bourgeois chrétien, prompt à décider les contours politiques du bon et du mauvais, du moral et de l'immoral, avait laissé faire le pire, en sauvant au mieux ses entreprises et ses biens. L'Eglise avait versé dans le prêchi-prêcha. Car la défaite avait pour cause notre péché, évidemment, et nous devions revenir aux valeurs chrétiennes et corporatistes. L'Eglise essayait de récupérer son influence et son patronage, grâce aux écoles soutenues par le bon Maréchal, et aux autres œuvres pies. Où étaient les prophètes ? Rebelles, inconnus, parfois martyrs : dans le maquis et dans les prisons.

Au départ de ma vie d'homme, il y a cette expérience, cette prise de conscience et cette crise de conscience. Un pari s'imposait et il était impossible de ne pas le vivre. Un pari politique avant d'être un pari religieux et spirituel : refuser l'aveuglement né de la complicité et de la bonne conscience d'un groupe. Surtout si ce groupe est cimenté par la défense des privilèges de l'argent, du pouvoir et de l'autorité culturelle.

La guerre d'Indochine

s'enchaînait et devenait nouveau terrain de réflexions, de critique et d'ouverture. Au nom des pauvres qui se libéraient de nos mainmises et de nos mains basses, nous

refusions la civilisation occidentale et chrétienne qui voulait se maintenir à coup de fusil, et par le jeu de la torture et de l'aviilissement.

A cette époque, je ne me suis pas fait ouvrier. Mais la solidarité avec la classe ouvrière était déjà une décision intérieure du « jeune travailleur intellectuel » que j'étais comme étudiant, selon la « Charte de Grenoble ».

Voilà pour ce premier événement : le contexte historique mais aussi moral et spirituel d'une décision de vie qui demandait encore à se préciser : l'hypothèse d'être pauvre sinon ouvrier, inséparable de celle d'être un disciple. Comment, discernant un appel, ne pas abandonner tout, les études et le reste ? Voilà comment et pourquoi (avec la question déjà radicale de l'incroyance) je suis rentré à la M.D.F.

1954.

Pour mémoire, 1954 c'est Pie XII, ou ses cardinaux de Curie, qui décide que les prêtres ouvriers, nés il y a déjà une bonne dizaine d'années, doivent arrêter, quitter l'usine, rejoindre les paroisses, le 1^{er} mars.

Crise de conscience effrayante pour des hommes que nous connaissons. On ne sait plus aujourd'hui — hélas — à quel point l'Eglise et la communion à la hiérarchie romaine était intérieure à la foi et au dynamisme évangélique de cette génération. Cette hiérarchie appelle à une véritable trahison. Car la vie ouvrière, la présence au travail, ce n'est pas une méthode ou une stratégie d'approche missionnaire de la classe ouvrière. C'est un mariage. Ce sont des épousailles. C'est un amour. Peut-on dire : plus encore ; c'est d'eux mêmes, c'est de leur chair, dont il s'agit, c'est un quasi suicide auquel on les appelle. Comment imaginer que sur un ordre ecclésiastique, ils vont — le jour désigné — rompre un tel lien, une telle solidarité, intérieure à leur âme, à leur chair ?

Sans être prêtres encore, nous étions concernés. Au travail, puisque le séminaire était fermé par décision romaine. Invités nous aussi à rentrer dans le rang. (J'entends encore le bon sens de mon père, bon chrétien : nul ne peut t'interdire de gagner ton pain). Entre nous, quel temps de lourds débats et de tempêtes.

Pourtant l'itinéraire intérieur, spirituel, déjà vécu avec la MDF, fait que ce choc de l'événement n'a pas été vécu par moi (avec la plupart des derniers arrivés au séminaire de Lisieux) exactement comme il a été vécu par d'autres, par beaucoup d'autres.

Nous étions mis — comme tous — devant une analyse politique qui s'imposait : derrière la décision de Rome, il y avait des puissances politiques, des intérêts économiques, des influences, en France et ailleurs, qui avaient obtenu l'arrêt des prêtres

ouvriers. Comment, séminaristes, ne pas être sensibles à ce point de vue présenté par le Père Montuclard et le mouvement Jeunesse de l'Eglise. Comment ne pas en tirer les conséquences au moment où allait s'ouvrir un séminaire « normalisé » à Pontigny ? Comment se soumettre et devenir ministres d'une Eglise à ce point soumise aux puissances d'argent ?

Une journée clé, pour moi, dans cette période : Une grande réunion, probablement dans la salle de la Mutualité, à Paris, avec Montuclard. Devant cette analyse, dont tout disait le bien fondé, une interrogation est née en moi, et presque une protestation. Je n'ai pas eu le courage de la soumettre à cette assemblée unanime. (Je l'ai souvent éprouvé depuis : ce n'est pas si facile d'avoir le courage de la contradiction au sein d'un groupe convaincu dont on est solidaire. Et d'ailleurs, encore faut-il en avoir la compétence dialectique).

C'était une protestation spirituelle : l'impossibilité que l'Eglise puisse n'être menée que par cette dimension-là. L'absolue certitude que quelque chose de l'Esprit se cherchait à l'intérieur d'un événement douloureux. La conviction qu'on ne pouvait abandonner l'espérance d'une Eglise qui était aussi travaillée par l'Esprit.

Peut-être s'agit-il de la sagesse de Gamaliel dans les Actes des Apôtres, quand il dit : si c'est de Dieu, ça tiendra. Ça ne peut pas ne pas tenir. Et c'est ce qui m'a fait repartir dans l'ombre. Je ne suis pas rentré au séminaire de la Mission de France. J'ai continué ma vie de travail à Grenoble. Mais avec d'autres (et je pense à Carof) je gardais la conviction que les choses nées de l'Esprit ne pouvait pas s'aplatir et se ruiner d'un seul coup.

Les événements traversent aussi la vie personnelle ou privée de l'homme.

Je ne veux pas m'étendre sur ce point. A la même époque, je connaissais la grande épreuve : la mort d'un proche. Pour moi, en raison de l'attachement très vif qui me liait à lui, à sa femme, à ses jeunes enfants, cette mort, cette solitude brutale d'une femme et de quatre enfants m'a posé une énorme question. Elle m'a aussi enraciné dans une autre dimension de la vie.

Vous finirez par le savoir : je suis un lecteur de Péguy. Péguy remarque que celui qui a une famille, des enfants, ne vit pas le monde de la même façon qu'un célibataire. Il est pris, empêtré, dans quelque chose qui est de l'ordre de l'organique. Il ne se faufile pas brillamment dans les affaires de ce monde. Il est constamment et lourdement chargé comme un vaisseau de pleine mer.

Cette solidarité née, dès ce moment, avec ce petit groupe familial, a marqué ma vie, m'a obligé aussi à me situer, parce que, en face de l'hypothèse de les accompagner complètement, demeurait l'hypothèse née de la rencontre de l'Evangile. Tout n'était pas clair, à ce point de vue là.. Mais ce qui me paraissait en tout cas définitif, c'était le choix spirituel et politique de pauvreté. Peut-on l'imposer à d'autres ? A l'intérieur de cela, une détermination encore plus importante : celle de l'espérance : miser sur la Parole de Dieu qui donne sens et portée à la vie — même quand elle est fragile — me paraissait ce que j'avais à donner plus encore que mes forces d'hommes.

Enfin cet événement de la rencontre, et de l'amour humain, m'a fait épousser d'une façon toute nouvelle la gravité de ma liberté. D'autres peuvent avoir été conduits au sacerdoce dans l'illusion et dans l'aveuglement. Cet événement, comme celui qui concernait les prêtres ouvriers m'obligeaient à être lucide et à prendre mes responsabilités, si je choisisais d'être prêtre.

J'en arrive à la vie ouvrière et à mes engagements. Pour aller vite, je laisse donc de côté une autre rencontre, c'est celle de l'apôtre Paul. J'ai pu travailler ses textes pendant de nombreux mois, et il m'ouvrait les yeux sur la course de la Parole de Dieu. Ceci au moment où je voyais se propager comme un feu, une fraternité évangélique entre jeunes ouvriers et ouvrières d'un quartier de Toulouse.

Prêtre-ouvrier : prudence dans l'engagement.

En 1966, je reprends la vie ouvrière à Limoges, par décision de l'Eglise. Je veux ici insister sur ce qui fut ma prudence. J'ai indiqué dans un article qui a paru dans la Lettre aux Communautés en 68, qu'à mes yeux, le mieux pour un prêtre c'était de ne pas être trop engagé.

A Limoges, cette prudence était relativement facile, parce que les travailleurs ne m'avaient pas attendu pour s'organiser. Le mouvement ouvrier a marqué cette région. La C.G.T. est née à Limoges, on ne peut l'oublier. Les paysans des environs sont plus "rouges" encore que les gens de la ville. S'il y a une tradition à Limoges, c'est celle de la solidarité ouvrière, du projet socialiste.

Le premier jour, dès mon embauche, on m'a proposé la carte syndicale. Le premier jour, pas le deuxième. Moi, j'ai demandé 8 jours pour me prononcer. Et j'ai accepté. Deux ans après, j'ai accepté d'être délégué suppléant. Les camarades menaient l'action. J'ai participé à la réflexion de l'équipe syndicale, mais toujours sur la réserve, et mes compagnons trouvaient que c'était bien. Ils n'attendaient pas autre chose de moi que cette solidarité claire, précise. Ils n'attendaient pas que je prenne la tête. J'ai vite compris qu'ils avaient du « métier », et que je n'en avais pas. Assumer sa naissance, ça conduit à la modestie quand il s'agit de participer au mouvement ouvrier et aux décisions qu'il

peut amener à prendre. Nous avons vécu plusieurs grèves. Des rapides et des plus longues, des continues et des perlées. Je donnais mon point de vue, qui n'était pas toujours le bon. J'ai appris qu'un mouvement a sa règle propre. Il se développe avec une certaine logique. Il est de l'ordre de l'événement, lui aussi. Il commande. On s'explique avec les ouvriers, mais on ne les manipule pas.

Il y avait donc des camarades très capables de prendre leurs responsabilités et de mener l'action. Cela m'évitait de me mettre en avant. Cela me permettait aussi de faire la théorie de ma réserve. De la mettre en relation avec ma responsabilité de prêtre.

J'insiste là-dessus parce que badaboum. A Grenoble tout va basculer. L'événement, là encore va me contraindre à vivre autrement que je ne l'avais prévu.

L'événement sera notre maître intérieur.

Le 3 juin 76, un ouvrier tombe du 2^e étage, sur mon chantier. J'en avais vu d'autres. Et d'autres chutes aussi graves — hélas — se produiront encore. Ce jour de 76, l'émotion est grande, on s'en doute, pour toute l'équipe. On se précipite, on s'affaire : urgence, secours, téléphone. Un homme assiste la victime, en attendant le SAMU.

Sans attendre, le chef mobilise toutes nos énergies, et dans l'émotion on agit vite avec lui, on camoufle, on installe toutes les sécurités qui manquaient ; vite, avant que personne n'arrive. Je me suis laissé prendre dans ce camouflage. Enfin, c'est comme cela que j'interprète les choses, et puis je suis reparti à mon travail.

A l'intérieur de moi, ça commence à bouillir sec. C'est une révolution. Le jour même, dans l'après-midi, le chef me dit : « Il va y avoir des élections de Délégués du Personnel. Le patron cherche des candidats. Pourquoi pas toi ? ». A l'heure de la honte et du sursaut de conscience, l'appel. Je réponds sans une seconde d'hésitation, froidement, clairement : « D'accord, je suis candidat. Mais avec l'appui de mon syndicat ». Mon chef s'inquiète : « Mais c'est impossible, jamais ils ne voudront ! ». Je lui réponds : « Qu'ils en pensent ce qu'ils veulent ». Le soir même, j'allais à la Bourse du Travail. Je me faisais désigner comme délégué syndical et je déposais immédiatement auprès du patron la demande d'élection avec liste syndicale.

D'un coup, l'événement avait torpillé ma théorie. Ce n'était pas possible de se laisser aller à cette bonne volonté extraordinaire, qui peut conduire le meilleur des hommes à faire n'importe quoi. N'importe quoi, s'il n'y a pas une conscience qui mûrit, si on ne s'organise pas pour résister, et d'abord à notre propre et inconsciente bonne volonté.

Cet événement, personne ne l'a su. L'ouvrier tombé était d'une entreprise secondaire. Il s'en est d'ailleurs bien tiré. Je ne me suis pas vanté d'avoir lancé le syndicalisme dans l'Entreprise parce que mon chef avait fait du camouflage. C'aurait été vache pour lui, d'autant que tous en auraient fait autant. Ça a été un événement pour moi, pour moi seul ; mais impérieux.

L'événement a tout fait basculer. Ayant un doigt dans l'engrenage, j'y suis passé tout entier. A Grenoble, il n'y a pas l'arrière-pays de Limoges. Si quelque chose peut exister au plan syndical dans mon entreprise, cela ne dépend que de moi. **En tout cas** pour un temps qui risque d'être long. Je n'avais plus qu'à oublier mon article de 68. Ou plutôt j'avais à le relire, et à vivre ce que son contenu pouvait avoir de vrai dans cette existence très engagée. Cela m'a conduit où j'en suis actuellement : je vous ai dit toutes mes "casquettes".

Cela m'a conduit aussi à ce congé sabbatique, et je vous explique en un mot pourquoi : cet entraînement, cette espèce de logique de l'engagement qui fait qu'on ne peut plus résister à rien, m'interroge. J'ai voulu prendre le temps de ruminer, de digérer. C'est tout. D'où l'année qui vient.

Notre histoire d'entreprise est aussi une histoire sainte.

Je n'ai nullement l'idée de faire de mes 150 camarades une des 12 tribus du peuple de Dieu. Je pense simplement que notre groupe a maintenant une histoire, elle aussi ponctuée d'événements. Une mémoire s'est créée, à travers laquelle quelque chose se passe. J'y reviendrai au plan spirituel.

Il a fallu **appeler** des copains pour s'organiser ensemble. Il a fallu qu'ils **répondent**, qu'ils se mouillent publiquement, qu'ils prennent le risque d'être désormais dans un rapport d'affrontement avec la Direction. Rapport immédiatement signifié par des attitudes « mauvaises » à l'égard de ceux qui se sont portés candidats aux élections : des chefs ne leur parlent plus que pour donner des ordres. Les conducteurs de travaux passent à côté sans les voir. On suggère aux ouvriers de n'avoir rien à faire avec ces brebis galeuses « qui font de la politique ».

C'est un vieux système qui porte. A quelques exceptions près, tous les ouvriers sont des étrangers. Le B.A., BA, pour un étranger, c'est de ne « pas faire de politique ». C'est aussi de ne pas rompre l'harmonie nécessaire à leur intégration. Ce n'est pas la conscience ouvrière qui manque ; ils s'aperçoivent autant et mieux que d'autres de leur exploitation. D'homme à homme, ils se montrent fort revendicatifs. Mais, pour être délégué, « il vaut mieux être français ».

Pourtant des camarades ont pris ce risque. Au plan social, nous sommes peu à peu sortis de notre état de sous-entreprise. C'était la réputation qu'avait X, dans les foyers de travailleurs. Le droit est venu. L'action a obtenu quelques avantages minimum.

Des événements graves se sont produits : deux ouvriers dont les jambes furent prises sous une charge de grue. Après quoi ils ont été jetés, sans indemnités, de l'Entreprise quand ils ont été déclarés inaptes par le médecin du travail. L'un avait 20 ans d'ancienneté et se croyait le copain du patron. On n'a pu obtenir pour eux que les droits minimum, alors qu'à l'évidence, s'ils nous avaient mis dans le coup rapidement, on aurait établi la responsabilité de l'entreprise et amélioré leur retraite forcée. Cela s'est répété quand un autre est tombé d'un toit. Mais cette fois, on a pu agir rapidement avec ce copain désormais paraplégique, et il a pu obtenir le maximum de moyens pour une vie décente.

On a eu aussi nos déceptions et nos échecs. Des hommes se lassent de prendre des risques. La tentation du chacun-pour-soi est forte, et la critique est tellement facile à l'encontre de ceux qui essayent de faire quelque chose.

Mais rien n'est seulement négatif. Même un mouvement loupé devient parole entre nous : on peut s'appuyer dessus pour éviter les erreurs et repartir. Surtout, avec les réussites, il fait partie d'une histoire qui nous concerne ensemble, au lieu de laisser chacun dans l'émiettement des destins individuels. Appel, dignité, action, justice, solidarité, même quand ils ne sont pas dits, ces mots sont devenus le vrai contenu de nos relations, bien plus que ceux qui dominent les conversations : béton, foot, tiercé, bagnole.

En quoi, comment, ces événements, cette histoire de justice que nous fabriquons ensemble, sont pour moi chemins de prière ?

Chemin de prière

Je vous ai déjà laissé entendre ce qui me travaille en tout cela : une question en profondeur.

On est conduit par l'événement là où on ne veut pas aller. Cette logique de l'événement, cet enchaînement aux deux sens du terme (succession logique et contrainte morale), est-il bien le mode d'expression — le seul — de l'appel de Dieu ? **Comment joue en cela la liberté de l'esprit ?**

Personnellement je crois qu'à partir du moment où on est pris dans une sorte d'engrenage, à partir du moment où le conditionnement risque de l'emporter sur sa li-

berté, il y a un sursaut en soi qui vous oblige à tenir le gouvernail, à savoir où vous allez, pourquoi et comment.

C'est en soi un lieu de prière. Ça oblige à creuser ce qui est au fond d'une vie d'homme. Nos vieux maîtres n'étaient pas fous quand ils disaient : « As-tu assez prié ça ? ». **Les choses se « prient »**. Il ne suffit pas de les analyser, de les réfléchir, et même de les méditer. Il faut les « prier », pour les vivre dans toutes leur profondeur, pour se situer au mieux en vérité par rapport à elles. **Se mettre en présence de Dieu, c'est redonner à tout ce qui fait la vie sa pleine et exacte dimension.** Vous comprenez pourquoi je suis allergique à toutes les analyses matérialistes (en soi honorables, peut-être nécessaires), quand elles deviennent envahissantes de tout le champ de la conscience.

Quand un ami me dit au cours d'une conversation où les masques tombent : « Tu te laisses prendre par des trucs médiocres », (alors qu'il s'agit des affrontements sans fin avec mes patrons), je peux réagir de deux façons : C'est un bourgeois qui ne comprend rien à rien. Mais c'est un ami aussi, et des plus rares. En l'occurrence un jeune père de famille qui va vivre une opération grave, et dont l'horizon est celui de la vie et de la mort. A ce niveau, en effet, bien des choses deviennent bricoles, et son regard m'interroge, sans disqualifier ce que je vis : **où en suis-je en vérité ?**

Des choses se passent, qui font sortir de l'événement, qui pèsent et situent cet événement, qui lui font dire ce qu'il porte. Tout n'est pas analysable en économique. La maladie est-elle économique ? L'amour, l'affreuse souffrance de la jalousie, toutes ces choses qui existent dans la vie de l'homme sont-elles économiques ? La paternité et la maternité ne sont pas économiques.

Quand on se dit ça entre chrétiens, on est vite traité d'idéaliste. Ou encore on nous dit qu'on fait du cinéma intimiste : c'est pas ça qui est en cause, mais le collectif, l'histoire, les causes de l'injustice et de l'exploitation. Bien sûr, à condition de s'y engager d'une certaine façon. Il y a des zones où se révèle la dimension spirituelle de l'histoire que nous essayons de fabriquer comme syndicalistes. Pourquoi nous battrions-nous, s'il ne s'agissait pas, pour des hommes, de prendre pied le plus librement possible dans leur propre histoire ?

Il ne s'agit pas de subir l'événement mais de le traiter en Parole.

C'est-à-dire d'aller avec sa propre liberté, comme on peut, à tâtons, avec sa liberté de recherche et d'interprétation, au devant de quelque chose qui est d'un autre ordre, celui de la grâce.

Alors, comment ne pas parler de prière ? Mais quand il s'agit de comprendre et d'interpréter, inutile de dire qu'on peut se tromper. La vie se charge alors de vous doucher et de vous corriger. La liberté qu'on essaie de vivre est ce chemin de foi, qui a sa direction, mais qui est aussi zigzag et ligne brisée, comme le dit Claudel au début du **Soulier de Satin** :

« Seigneur, il n'est pas si facile de vous échapper...
S'il ne va pas à vous par ce qu'il a de clair,
qu'il y aille par ce qu'il a d'obscur... ».

Il n'y a pas de route mauvaise, pourvu que ce soit une marche. C'est cette gymnastique intérieure et spirituelle qui me paraît le mode premier de la prière.

Il m'arrive de dire : **prier, c'est voir le blé pousser**. Le blé est une herbe comme les autres. Elle ne grandit pas sous vos yeux. Elle est immobile, ou si elle bouge c'est à cause du vent. La réduire à son image, c'est l'ignorer dans sa réalité profonde. Une tige de blé bien imitée, en plastique, peut avoir la même apparence, et — s'il y a un courant d'air, — le même mouvement. Mais ce n'est pas du blé. Voir le blé, c'est le voir pousser. C'est rejoindre cette vie qui le travaille, ce dynamisme qui lui permet de se développer, c'est introduire le temps dans notre regard. Et ce n'est pas parce que ce n'est pas visible immédiatement que ça n'existe pas. C'est au contraire la vraie réalité, celle en dehors de laquelle on ne peut comprendre vraiment ni l'apparence, ni l'instant.

Pour moi c'est cela l'essentiel : rejoindre à travers tout ce qu'on voit, tous ceux qu'on rencontre, tout ce qui se passe, ce quelque chose intérieur qui travaille, qui pousse, qui est vie et qui finalise.

A partir de là, vous le devinez bien, il n'y a pas de temps où on s'ennuie, ni de lieu, ni de moment stérile pour la prière, quand on vit avec d'autres hommes, et qu'on espère trouver avec eux des chemins de justice.

L'anecdote du lapin.

C'était à Limoges. Sur notre échafaudage on s'était vertement engueulés, un après-midi, avec Marcel. On coffrait et ferrailait ensemble des poutres de bonnes dimensions. Il était question des arabes, et pour lui ils venaient " manger notre pain ! ". Je ne pouvais laisser passer ses propos xénophobes, ni comme syndicaliste, ni comme chrétien. On a parlé d'économie : non seulement les émigrés fabriquent avec nous des richesses, mais ils donnent du travail, plutôt qu'ils n'en prennent. On a parlé de solidarité : il fallait aussi se rappeler que les Limousins avaient dû s'exiler... à Paris, pour croûter ; là-bas paver les rues, bâtir les maisons. Enfin quoi, si le fait de quitter son pays pour gagner sa croûte et celle de sa famille, ça ne fait pas partie de la condition ou-

rière, on ne se comprend plus... Bref, il a fallu tout déballer, et par forcément en douceur. La fin de la soirée s'est passée sans un mot. Obligés par le travail à rester ensemble, mais on n'était plus copains.

Le lendemain, il m'a donné un lapin. En arrivant au travail, il l'a sorti et me l'a donné en douce. « Tiens, mets ça dans ton placard ». C'est tout. C'était un lapin de sa chasse. Il n'avait rien à me dire de plus, sinon : « J'en ai ras le bol de bouffer du lapin ». C'était clair, ça voulait dire : je suis toujours furieux et je n'ai aucun cadeau à te faire.

C'est souvent comme cela qu'on se parle dans la vie de chantier. Et si vous ne savez pas voir pousser le blé, vous êtes foutu : ou bien vous vous direz qu'il se débarrasse d'un lapin, et vous en resterez là, sourd et aveugle. Alors que c'était évident : à sa façon il revenait sur la conversation de la veille. Il fallait que quelque chose se fasse, se dise entre nous. Ça ne pouvait pas se faire comme une révision de vie en réunion d'ACO. Avec son lapin, il me disait : « Pour l'étranger, je suis d'accord avec toi ».

Tout est langage, et tout est secret.

Avec la prière on prend ce risque : essayer de comprendre une autre dimension des choses et des gens. C'est pour cela que je ne marche pas quand on veut éliminer de l'Evangile les mots qu'on ne comprend pas : Satan par exemple, ou âme. Qu'est-ce que c'est que ces trucs-là ? J'aime ce mot d'âme, au contraire. Il est formidable, justement parce qu'il parle de cette dimension de la réalité qui est là, et qu'on ne voit pas. Que connaissez-vous des choses et des gens, si vous n'iez leur mystère ?

Cela m'amène à une autre remarque, sur **les textes**. Un texte aussi est un événement. Une opinion de journaliste ne représente pas forcément un texte. Un texte, c'est quelque chose qui a un contenu propre et qui oblige. On ne passe pas à côté d'un texte de loi. Ni même à côté d'une note du patron. On peut la combattre, mais elle existe, et je suis obligé d'en tenir compte. **S'il y a un texte qui a cette force d'événement, c'est bien le texte de l'Evangile.** Il y a une sorte de va-et-vient entre ce que nous vivons comme interpellation par la vie, et ce type de provocation que représente l'Evangile. Surtout, à mes yeux, quand il s'agit de textes qu'on ne comprend pas.

J'aime les textes qu'on ne comprend pas, dans l'Evangile. Ils nous obligent. Les autres, on fait avec, d'une façon un peu complice. Peut-être même qu'on précède un peu la parole qu'ils contiennent, pour l'ajuster à ce qu'on est, à notre attente. Tandis qu'avec les textes qu'on ne comprend pas, il faut se les coltiner. Il faut en passer par autre chose. On ferme peut-être le livre sans comprendre, mais l'interrogation demeure. Et une lumière jaillit, au moment où vous ne l'attendez pas, justement au creux d'un quotidien qui vous était apparu depuis trop longtemps sans mystère.

Envoi

La deuxième partie de ces notes est très insuffisante. Vous ayant parlé, je suis bien obligé de revoir ma vie de prière. J'ai repris comme j'ai pu les notes de magnétophone, en coupant ce qui me paraissait par trop bavard.

En final, je peux dire cela : la prière exprime la vie de la foi. C'est comme la respiration d'un disciple du Christ. Je reste attaché à ces notions de regard et d'événement pour suggérer ce qu'elle peut être.

La Parole de Dieu continue sa course dans notre histoire.

Cette Parole était portée par la veuve déposant son obole, mais elle ne nous est parvenue que par le regard émerveillé du Christ.

Et cet émerveillement est en lui-même Parole.

Cette Parole ne demande aujourd'hui qu'à se dire, si nous avons un regard pour aller à sa rencontre. Mais nos yeux doivent aussi avoir les dimensions de l'histoire.

Quelle sera la vérité de notre prière et de notre accueil de la grâce, si nous consentons à une société d'esclaves ?

Si une chose est claire à mes yeux, c'est qu'il ne s'agit pas d'histoire ancienne.

Questions ouvertes ★

Gilbert Delanoue

Après 12 ans de présence dans une entreprise de 400 personnes, j'ignore les convictions humaines et religieuses de la plupart. Avec une bonne cinquantaine, l'amitié, les circonstances, la vie militante, ou même les besoins religieux, m'ont permis un échange profond sur le sens de la vie et les convictions qui nous animent. Un bien plus grand nombre de traminots connaît les miennes car ils ont pu m'entendre lors de célébrations religieuses et savent que je suis prêtre en paroisse, mais la réciproque n'est pas vraie...

Ces relations sont d'abord le lieu de ma Foi. J'ai appris à prier au long des journées en reliant à Dieu les petits riens de la vie ordinaire. J'essaie de méditer l'Evangile de chaque Dimanche en lien avec cette vie quotidienne souvent banale... Ma vie de Foi est faite d'écoute, de service, d'invitation à l'unité, de lutte pour la justice, de souffrances pour le péché, de joie aussi en découvrant les traces de l'Esprit de Dieu, d'interrogations enfin sur l'ambiguïté des valeurs humaines et religieuses.

J'aimerais retrouver un texte de St Augustin (je crois) que j'ai beaucoup médité dans ma jeunesse et qui disait à peu près : « Tu peux voir mon autel dans les rues et sur les places... Chaque jour et à toute heure je peux y célébrer la liturgie... » C'était une reprise de saint Paul et une anticipation de la « Messe sur le Monde » de Teilhard de Chardin.

* Ce texte de G. Delanoue comporte deux aspects :

des solidarités humaines vécues avec des non chrétiens en dehors du cadre ecclésial et tout un cheminement entre prêtres et laïcs afin de constituer un terreau ecclésial pour l'évangile aujourd'hui.

Faute de place, le Comité de rédaction est obligé de se limiter à cette seconde partie, qu'il présente sous un titre de sa composition.

Devant des camarades de travail j'ai eu à célébrer l'inhumation d'un jeune collègue d'origine musulmane, mais marié à une chrétienne, et se disant lui-même plus chrétien que musulman. J'ai essayé de dire un peu de la Bonne Nouvelle du Christ et de prier à haute voix. Dans des occasions semblables, on sent la difficulté d'exprimer l'essentiel de la foi chrétienne et l'impossibilité d'y dérober ! Mais on sent aussi très fort que ce témoignage n'a un sens que s'il est appuyé sur une vie partagée et complétée par celui d'une Eglise locale.

Le visage sociologique de l'Eglise s'effondre dans de nombreux secteurs. Faut-il se contenter de témoigner avec une Eglise de militants ? Bâtir une Eglise avec le « tout-venant » est une tâche ingrate qu'on ne fera pas sans être très motivés : y a-t-il là un enjeu missionnaire ?

Ne faut-il pas au contraire être libéré de ce souci pour vivre la mission ? Quelle est la mission de l'Eglise ? On a dit déjà beaucoup de choses à ce sujet. Mais je dois avouer être souvent insatisfait de ce que j'entends dans la MDF ou à Graville. Souvent j'ai envie de dire « OUI... MAIS ». Par exemple :

... Lors d'une rencontre Région Normandie on donnait cette citation : « L'Eglise et les chrétiens accomplissent leur mission quand ils s'engagent avec les autres hommes dans les tâches qui construisent le Royaume ».

Encore faudrait-il définir les tâches qui construisent le Royaume ! Cette citation renvoie sans doute au combat pour la justice et la transformation du monde... Est-ce que cela suffit à définir la mission de l'Eglise ? Cela indique un aspect essentiel de sa mission et une condition de sa crédibilité, mais si l'Eglise n'est qu'une organisation humanitaire de plus, est-ce vraiment utile de la faire exister ?

Parmi les tâches qui construisent le Royaume, il en est une que seule elle peut accomplir : transmettre à travers l'histoire le témoignage de Jésus de Nazareth, car il est le Témoin fidèle de l'Amour du Père, et nous en serons toujours des témoins imparfaits. Il y a là un Don de Dieu aux hommes qui est tout à fait essentiel si on reconnaît que l'Evangile n'est pas d'abord une morale, mais l'accueil de Quelqu'un qui veut se faire connaître.

Certes Jésus-Christ est vivant au-delà de l'Eglise et il nous devance par son Esprit. Justement, la mission n'est-elle pas de permettre la rencontre entre l'œuvre de l'Esprit de Dieu et le témoignage de Jésus de Nazareth porté de façon vivante par les communautés de croyants ?

Ce qui suppose que les communautés vivantes existent enracinées à la fois dans l'écoute de la Parole de Dieu et le service du monde...

... Parce que nous avons découvert la valeur de bien des frères non chrétiens, il nous arrive de dire que la mission ne consiste pas à les convertir, mais à nous laisser évangéliser par eux. N'y aurait-il pas un peu d'exagération ou de confusion dans cette façon de voir ?

Il me semble que la conversion peut rester l'objectif de la mission si on la prend dans son sens profond : s'aider à se tourner vers Dieu qui est déjà parmi nous de multiples façons... Mais comment oublier que Dieu nous parle de façon privilégiée par la Parole de Dieu dans son Eglise ? Nous ne serions ni chrétiens ni prêtres si nous n'y avions trouvé Jésus Christ. S'il est le cœur de notre vie, comment ne pas désirer le faire connaître ? Tout en écoutant ce qu'il nous dit par des non-chrétiens...

Je sais que nos communautés d'Eglise sont souvent peu crédibles et que notre langage est infirme : nous portons en nous un trésor que nous n'arrivons pas à communiquer. Mais ces difficultés ne sont pas nouvelles. L'Eglise de ma jeunesse me semblait encore moins crédible... Malgré des époques encore plus noires, le témoignage de Jésus est venu jusqu'à nous !

... La mission ne consiste-t-elle pas aussi à faire retentir un appel à connaître Jésus-Christ ? Nous risquons de l'oublier tant nous craignons le prosélytisme et tant les tâches humanitaires nous absorbent.

Les équipes de chrétiens aident leurs membres à rencontrer le Christ en construisant le Royaume de justice et de paix. Mais j'en connais trop peu qui se sentent mission pour dire à des non-croyants : « Il y a parmi nous quelqu'un de plus grand que nous : si tu veux, tu pourrais toi aussi connaître Celui qui nous fait vivre et que nous appelons Jésus-Christ ».

Quand on a pris le temps de cheminer avec quelqu'un, cette invitation n'est pas du prosélytisme mais la preuve de l'amitié au sens de J.-C. « Vous êtes mes amis parce que tout ce que j'ai appris de mon Père je vous l'ai fait connaître ». Il faudra alors aussi prendre le temps d'accompagner les éventuelles réponses... Echange-t-on assez sur cet aspect de la mission ?

Lors de l'inhumation de ce jeune collègue, musulman d'origine, dont j'ai parlé plus haut, j'ai découvert que ses parents avaient des liens d'amitié avec deux autres prêtres ouvriers du Havre... Dans la famille de sa femme il y avait une religieuse et dans l'assistance un traminot... membre de l'A.C.O.... Le Havre est une ville à dimension humaine, et il est clair que le souci de l'Eglise locale doit être porté à ce niveau.

Il reste que c'est d'abord avec les autres prêtres et chrétiens de Gravelle que j'ai la charge et la possibilité de faire exister des communautés locales, visibles, enracinées sur un territoire géographique.

Ces deux dimensions (ville et quartier) sont complémentaires. Les musulmans du Havre ont été heureux de trouver l'aide du Secours Catholique pour avoir un local où fonder leur Centre culturel... Mais ceux qui cherchaient aussi des liens humains fraternels avec des chrétiens ont été heureux de dialoguer avec plusieurs équipes de chrétiens de Gravelle.

Une Eglise locale, ça ne tombe pas du ciel et ce sera de moins en moins un héritage sociologique. Il faut vouloir la faire exister à la base, pas seulement avec des militants mais aussi avec tous ceux qui cherchent Dieu. Cela n'est possible que si des chrétiens s'y consacrent avec ardeur et esprit inventif.

Par la réunion des collectifs prêtres-laïcs, la MDF nous aide au niveau de la réflexion sur les orientations, particulièrement pour donner un témoignage d'Eglise dans les événements. C'est important. Mais faire exister une Eglise locale missionnaire suppose aussi des investissements de type catéchétique ou sacramentaire cohérents avec la mission vécue par ailleurs. Sur ces points la pastorale diocésaine se situe souvent dans une autre problématique marquée par l'existence de permanents. Il est d'autant plus regrettable que l'aide mutuelle des équipes MDF soit si faible à ce niveau. Je trouve anormal que les questions d'ordre catéchétique ne trouvent jamais place dans la Lettre aux Communautés ou le « Courrier »... sauf quand les témoignages viennent du Tiers-Monde.

Je crois que chaque chrétien, chaque prêtre (et Evêque) doit se compromettre au service de la justice et de la paix, mais que l'Eglise a un but propre qui est de faire connaître le Christ et d'aider à vivre de Lui. C'est pourquoi, au-delà du travail et de l'engagement, j'essaie de dégager le maximum de temps pour aider les chrétiens à se regrouper autour de la Parole de Dieu et de la prière...

Et comme il est difficile d'être disponible et inventif dans les questions de pastorale paroissiale quand on est crevé par sa journée de travail et plein du souci des copains ou des luttes syndicales... je suis fermement décidé à travailler à mi-temps l'année prochaine où j'arrive à 55 ans. C'est possible dans mon entreprise et j'en ai déjà parlé aux copains du syndicat qui le comprennent. Je conçois très bien que d'autres fassent un choix différent : il faut que ces deux genres de vocations existent et s'articulent pour la mission.

D'autres différences sont bien plus difficiles à vivre :

Les communautés chrétiennes du genre « paroisse » sont ouvertes à tous ceux qui cherchent Dieu de près ou de loin. On peut donc y rencontrer des chrétiens de situation et de mentalité fort différentes. Comment vivre ce pluralisme ? est-ce seulement une épreuve ? a-t-elle du positif ?

Dans une paroisse comme la nôtre, les chrétiens partisans de l'école libre, ceux qui votent à droite, ceux qui sont attachés à des « dévotions », risquent d'être considérés un peu comme des chrétiens de seconde catégorie. Dans le meilleur des cas, nous sommes patients et indulgents avec eux. Nous pensons : « Ils sont conditionnés par leur origine et leur milieu... ils n'ont pas encore compris... ils peuvent encore évoluer ». Cette attitude bienveillante n'est-elle pas un peu paternalistes ?

En face de ces frères chrétiens différents, ne faut-il pas d'abord chercher quelle part de vérité peut les animer ? L'Esprit peut aussi parler par eux... Il faudra donc dialoguer et se demander réciproquement comment chacun de nous essaie de vivre en fidélité avec l'Evangile. Mais pour cela il faut beaucoup de confiance fraternelle et d'humilité.

Quand des chrétiens disent qu'ils attendent plus de leurs prêtres sur le plan catéchétique, cela manifeste qu'il est difficile de vivre sa Foi quand on est minoritaire et qu'on n'a pas de culture biblique ou théologique : il faut seulement demander à ces frères chrétiens d'investir eux-mêmes à ce niveau... en leur donnant l'accompagnement nécessaire.

Je ne pense pas que la Communauté chrétienne soit coupée de la vie. Quand je regarde les réalités de vie que je connais surtout par les chrétiens de Graille je pourrais faire une longue liste : les parents des écoles, les lycées, les handicapés, les associations de quartier, de nombreuses professions, Amnesty, ATD, SOS Racisme, etc. Beaucoup y prennent des responsabilités à la mesure de leurs moyens.

Reste la réticence majoritaire des chrétiens vis à vis des organisations proches du Parti Communiste. Je la considère légitime à condition de ne pas être bornée. Je m'explique :

Les communistes me paraissent porteurs d'un dynamisme spirituel fait de passion pour la justice et de solidarité universelle avec les opprimés. Ce dynamisme, proche de l'Evangile, a trop souvent déserté l'Eglise. Il faut être reconnaissants à nos frères communistes de tenir ce flambeau, et nous ne devrions pas avoir peur de marcher avec eux à cette « lumière de midi ». Des chrétiens se refusent à cette élémentaire reconnaissance. C'est ce que j'appelle l'anti-communisme borné, et dans l'équipe prêtres-laïcs nous devrions être d'accord pour le dénoncer.

Mais comment ne pas voir que dans le communisme aussi le grain est envahi par l'ivraie ? Il peut avoir diverses formes : refus du pluralisme, centralisme bien peu démocratique, dictature de l'appareil du parti, etc. Ceux qui dénoncent cela défendent souvent un capitalisme qui les privilégie. Mais d'autres peuvent s'opposer aux communistes tout en se compromettant eux-mêmes au service de la justice : leur opposition peut alors avoir aussi une portée spirituelle.

Les questions sociales et politiques m'ont toujours paru d'une grande complexité. Il est plus facile de dénoncer l'injustice que de promouvoir la justice : il suffit de gérer une Mutuelle ou un CE pour s'en apercevoir. J'ai fait des choix qui m'amènent à militer à la CGT et à voter à gauche. Mais je le fais en fonction d'analyses humaines qui comportent une part de risque. J'accepte qu'il y ait d'autres façons de traduire dans la vie un désir de fidélité à l'Evangile.

Alors l'Eglise va-t-elle recevoir sans discernement tout ce qui est vécu par les chrétiens ? Ne sera-t-elle pas alors comme on l'a dit, un « grand bazar » ou une « auberge espagnole » ? Comment faire un minimum de discernement sans devenir de nouveaux inquisiteurs ?

Il me semble que la fidélité à l'Evangile a deux critères :

- d'une part l'accueil d'un Dieu plus grand que notre cœur, qui nous devance et nous aime le premier.
- ensuite le service des frères avec une priorité pour les humbles, les pauvres, et les exclus...

On conjugue beaucoup le verbe « être déçu » : dans la politique, le syndicat, les associations, les familles... et dans l'Eglise !

Depuis quelques mois, je me demande si la déception est compatible avec l'amour de Dieu que nous révèle la Bible. Elle nous montre un amour de Dieu sans cesse méconnu et trahi, mais aussi tellement inconditionnel qu'il va au-delà des déceptions... Pourquoi ? Parce que cet amour n'est absolument pas possessif. Ce n'est pas un amour qui nous programmerait, mais un amour respectueux de nos libertés, un amour qui utilise nos « lignes courbes » pour « écrire droit » l'histoire de l'humanité.

L'amour de Dieu connaît la souffrance, mais cette souffrance prend un aspect positif : elle exprime l'attente et la patience. Elle est ouverte sur l'avenir et le féconde, alors que la déception s'enferme sur un passé ruminé dans l'amertume.

La Bible exprime les plaintes de Dieu : « O mon peuple que j'aime, pourquoi m'as-tu fait tant de mal ? » ou le cri de Jésus devant Jérusalem « qui tue les prophètes

tes »... L'amour de Dieu dénonce vigoureusement les situations d'hypocrisie, d'injustice et de mensonge : Jésus le montre par son attitude vis-à-vis des pharisiens...

Mais quelle délicatesse vis-à-vis de Pierre ou de Judas au moment de leurs reniements, quelle extraordinaire discussion avec Pilate ! Quelle curieuse absence de reproches dans la parabole du Père très bon qui souffre pourtant de l'attitude de ses deux fils et supplie l'aîné de venir au festin...

Méditant souvent cela, j'ai l'impression que nous sommes invités à **regarder autrement nos déceptions.**

Nos déceptions ne manifestent-elles pas, non seulement notre impatience légitime, mais aussi un amour qui est parfois un peu possessif ? Nous nous faisons une idée de la façon dont les autres devraient se comporter... et ils ne daignent pas répondre à notre attente ! Leur attitude est d'autant plus grave que le programme que nous avons prévu pour eux était évidemment le meilleur, sinon le seul valable... d'autant plus grave que nous nous sommes donné du mal pour le leur expliquer... Il n'y a plus qu'à déshériter ceux qui sont capables d'une telle ingratitude... Secouons la poussière de nos sandales avant de les laisser à leur triste sort pour passer aux païens ou rentrer chez nous.

Heureusement, Dieu ne nous ressemble pas et continue d'attendre tous ces frères qu'il aime avec une patience infinie, qui nous paraîtrait moins démesurée si nous pensions que nous en bénéficions aussi ! Car **Dieu ne rêve pas** : il sait ce qu'il y a dans l'homme ; il a l'habitude de nos reniements et de nos inconstances... Dieu nous prend tels que nous sommes, et, quels qu'aient été nos échecs passés, il nous demande chaque matin de collaborer avec lui : ainsi il nous ouvre un avenir de liberté que nous pouvons créer avec lui au jour le jour.

Je suis sans cesse ébloui par cette confiance de Dieu. Elle est bien autre chose que l'instinct de reproduction qui nous pousse à enfermer les autres dans nos idées sous prétexte de les libérer :

- « J'ai tout fait pour mes enfants, et ils ne sont pas ce que je voudrais »
- « Notre syndicat a amélioré les conditions de travail, et nos adhérents diminuent »
- « Depuis 40 ans que la MDF est dans cette paroisse, les chrétiens n'ont pas encore compris... ».

Souffrance compréhensible... Mais pourquoi les autres devraient-ils nous ressembler ? D'une part nous ne sommes pas Jésus-Christ, et d'autre part Jésus-Christ nous montre un respect infini du cheminement de tout homme.

Ces réflexions m'aident à échapper à la déprime et à la tentation de « tirer l'échelle ». Elles nous invitent à quitter nos rêves pour nous poser, de façon réaliste, la seule question qui vaille : **comment s'aider chaque jour à faire un pas en avant au service de Dieu et des autres** à partir de ce que chacun en perçoit ?

Car pourquoi cet Esprit de Dieu ne serait-il pas aussi à l'œuvre dans ceux qui nous déçoivent ? Pourquoi ne pas chercher à l'écouter ?

Cela veut dire que dans l'allergie actuelle vis-à-vis des appareils politiques et syndicaux, il y a peut-être aussi une Parole de Dieu. Dans T.C .du 17 au 23 février 86 il est intéressant de voir Huguette Bouchardeau chercher la valeur de nouvelles formes de militantisme, plus concrètes, moins idéologiques...

Puisque nous cherchons à être « prêtres à la manière de saint Paul » il nous faut partager à la fois son amour pour les Eglises locales qu'il visitait et son souci de ne pas s'y laisser enfermer.

Relisant la lettre aux Philippiens j'ai été étonné du regard chaleureux et positif qu'il porte sur cette Eglise. Je crois savoir pourtant qu'elle était bien fragile et traversée de divisions : Paul déplore même que certains de ses membres se conduisent en ennemis de la Croix du Christ...

Il est d'autant plus frappant de trouver au chapitre 1^{er} des Philippiens, une longue action de grâces pour ces saints qui sont à Philippi. C'est que la joie et la tendresse de Paul ne reposent pas d'abord sur des constatations humaines mais sur sa foi : « J'en ai la conviction, Celui qui a commencé en vous une œuvre excellente en poursuivra l'achèvement jusqu'au jour du Christ Jésus ».

Des livres sur la Mission !

S'il y avait une émission d'**Apostrophes** présentant les livres sur la Mission et leurs auteurs, nous pourrions être comblés. Car ces livres se sont multipliés ces derniers mois. Tous ne concernent pas directement la Mission de France. Mais tous nous intéressent à un titre ou à un autre.

J'énumère d'abord les cinq qui me paraissent les plus importants :

- Les entretiens du Cardinal Decourtray. Le Centurion.
- H. Tessier : La Mission de l'Eglise. Desclée.
- J.M. Ploux : Le Christ aventuré. Desclée.
- J. Montchanin : Théologie et spiritualité missionnaires. Beauchesne.
- R. Coste : L'Eglise et les défis du monde. Nouvelle Cité.

D'autres livres seront cités à l'occasion.

Une constatation unanime.

Sous diverses formes, tous les auteurs soulignent le même fait. Le christianisme et l'Eglise sont **affrontés à un défi mondial**. Défi du temps : pendant près de vingt siècles l'Eglise s'est **modélée** sur la civilisation occidentale. De plus « ce n'est que tardivement que l'Eglise a réfléchi sur ce qu'elle faisait quand elle annonçait Jésus Christ et engendrait à l'Evangile de nouvelles communautés humaines » (1).

Défi des lieux : A la fin du siècle la moitié des catholiques habiteront en Amérique latine.

Défi des religions et idéologies : Quand on pense aux pays musulmans et à l'Asie : « Deux milliards et demi d'hommes cheminent dans d'autres univers religieux que le christianisme » (2). « Les chrétiens ne sont plus aujourd'hui qu'un groupe particulier dans l'évolution du monde, un groupe qui perçoit mieux l'existence des autres univers religieux (Islam, Hindouisme, Bouddhisme) et celle, non moins importante, des nouveaux continents culturels (le monde marxiste, l'univers de l'indifférence religieuse et des mentalités techniques, etc.) » (3).

(1) La Mission de l'Eglise, Henri Tessier, p. 20

(2) *ibid.*, p. 91

(3) *ibid.*, p. 134

Cette prise de conscience est relativement récente. Et l'on est loin d'en avoir mesuré toutes les conséquences.

Si on parle beaucoup aujourd'hui de ces « défis », le livre de R. Coste a le mérite de rassembler de façon claire ce qu'il faudrait chercher dans une multitude d'ouvrages ou de revues.

Que devient alors pour l'Eglise, la Mission ?

C'est dans le Décret sur l'activité missionnaire « Ad Gentes » qu'est le mieux exprimé la nécessité de la Mission, non comme une activité particulière ou de surcroît, mais comme **le cœur même de la Foi**. Dieu qui aime tous les hommes « veut qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité... Les membres de l'Eglise sont poussés par leur amour de Dieu à désirer partager avec tous les hommes les biens spirituels de la vie future comme ceux de la vie présente » (n° 7).

Ceci, mis en face des défis du monde, entraîne des conséquences bien claires : « La Mission de l'Eglise naît, non pas d'abord d'un besoin des hommes qu'il faudrait sauver, mais **d'une nécessité intérieure à Dieu lui-même**, qui, étant amour vivant, ne cesse de se donner. La Mission est moins une tâche de l'Eglise qu'il lui faudrait accomplir que l'expression de son être même » (4).

La Mission, tâche de l'Eglise ? Il faudrait remonter bien plus haut et la découvrir d'abord dans le mystère Trinitaire, comme le rappellent aussi bien le P. Montchanin que le cardinal Decourtray. « Pas de Mission sans Agapé divine ».

Mais si, « dans les profondeurs », l'accord se fait sur la nécessité de la Mission, il ne faut pas oublier que la variété des situations réclame des solutions diverses et originales. C'est là qu'apparaît la nouveauté du regard sur la Mission et ses difficultés.

Comment présenter le mystère du Christ dans des cultures si diverses, aux religions qui ont elles aussi, leur vision du salut ?

C'est la grande question. Et la réponse n'est pas simple, car plus on va plus on découvre la **diversité** des « visages » du monde.

Deux faits pour bien le comprendre : un prêtre Fidei Donum revenant du Chili **deux ans** après son départ disait : « Je crois que je connais bien ce pays : je suis presque devenu Chilien ». Mais, **15 ans** après, malgré cette longue immersion dans un peuple il avouait : « Je ne connais pas vraiment encore ce pays ! »

(4) *ibid*, p. 38

En 1974 a lieu à Rome le Synode sur l'**Evangelisation**. Or les évêques de chaque continent abordèrent ce sujet de façons fort diverses : Evangile et libération de l'homme pour l'Amérique latine ; l'Eglise et les grandes religions pour l'Asie ; l'acculturation pour l'Afrique ; la sécularisation pour l'Europe ; la survie des groupes chrétiens pour les églises en monde musulman (5). « L'évangélisation d'un groupe humain, c'est l'évangélisation de sa culture » (6) sans oublier, comme le disait Montchanin, que chaque peuple a sa vocation qu'il faut savoir découvrir. Et dans chaque peuple, c'est l'humanité qui doit grandir : « Etre chrétien, ce n'est pas être moins homme : **c'est par grâce être plus homme**, suivant la nouvelle humanité apparue définitivement en Jésus Christ... Plus on se veut fils du Ciel, plus on doit se vouloir fils de la terre » (7).

C'est la raison pour laquelle il y a nécessairement deux étapes dans la Mission. Ceux qui « partent » de chez eux pour présenter le message du Christ font le premier pas et jettent, comme ils peuvent la semence. Mais ce sont les chrétiens autochtones, les chrétiens « du cru » qui arriveront — parfois après des siècles — à faire surgir plus profondément une église de Jésus Christ, africaine, hindoue...

Nous sommes là aux prises avec le mystère, celui qui respecte le plus et l'homme tel qu'il est et « les autres expériences de l'Eglise d'aujourd'hui et d'hier ». Car il y a eu, depuis St Paul, des approches de la Mission qui restent pour nous une lumière. Pensons à St Grégoire et à la mission d'Angleterre ; St Cyrille et Méthode, chez les Slaves ; Matteo Ricci en Inde ; le père de Nobili en Chine, etc. Je crois que c'est le grand mérite du livre de J.M. Ploux, d'avoir creusé ce mystère, grâce à tout ce qu'a vécu depuis 40 ans la Mission de France. Parlant des prêtres-ouvriers il rappelle : « Ils ont éprouvé — en faisant corps avec un milieu — non seulement les différences culturelles, mais les différences d'approche de la réalité. Ils ont dû faire un effort d'analyse et **ils ont vu alors le monde et l'Eglise avec d'autres yeux** » (8).

Je voudrais citer ici une page de Montchanin (9) qui essaie de faire comprendre l'impossibilité, à vues humaines, d'un tel projet, et en même temps d'ébaucher, d'après son expérience et ses méditations, une vision du chemin qui est devant nous.

« Il y a une vocation des peuples : L'islam - C'est l'épée du Chérubin qui garde l'enceinte de la Transcendance.

(5) *ibid*, p. 204

(6) L'Eglise et les défis du monde, R. Coste, p. 148

(7) *ibid*, p. 149

(8) Les Entretiens du Cal Decourtray, p. 119

(9) Théologie et spiritualité missionnaires, J. Montchanin, p. 38

Israël - S'associe pour le rassemblement des peuples en vue de l'achèvement eschatologique.

Les Noirs - C'est l'évangélisation de la subconscience (que le Primitif habite) jusque dans ses profondeurs abyssales. Comme le pêcheur descend dans les profondeurs sous-marines pour ramener l'étoile de mer.

Et puis le Primitif servira de fil inducteur pour annoncer la Bonne Nouvelle aux hommes de la préhistoire. La prière remonte le cours des temps, l'instant perce l'éternité.

La Chine - Ce sera l'Incarnation : dévoiler toutes les harmoniques de l'Incarnation.

L'Inde - C'est l'achèvement trinitaire, la plongée dans le mystère trinitaire. L'Inde a toujours eu soif de Dieu, non du Seigneur dans ses rapports avec les hommes, mais de Dieu seul, le Dieu sans modalité des Brahmes. Il semble que l'Inde sera convertie en dernier, juste avant Israël. Unissez vos implorations pour qu'il y ait un jour un saint indien qui suscite l'Ordre de la Trinité.

Priez surtout pour que nous gardions toujours cette Charité, cette « patience géologique », cet esprit, cette espérance eschatologique pour l'islam, pour Israël, pour la Chine, pour les Noirs, pour l'Inde. Si nous avons des vocations particulières, c'est pour l'Eglise, dans le Christ.

Pourquoi sommes-nous missionnaires ? Pour le Christ, pour achever le Christ, pour que son Incarnation soit totale, pour que le Christ se remette un jour dans son intégrité au Père » (9).

La Mission, vue à cette profondeur, appelle à repenser, à revivre le cœur de la Foi chrétienne.

Et ceci dans tous les domaines, y compris les plus importants. Pensons par exemple aux dogmes qui structurent la Foi : Trinité, Incarnation, Rédemption... « Les dogmes ont pour fonction de fixer un certain nombre de points en garantissant leur vérité par rapport à la Révélation de Dieu... Or les dogmes risquent d'être absolutisés de telle sorte que, de clefs de voûte du système, ils en deviennent les verrous obturants... lorsque par exemple le Magistère confisque à son profit l'assistance de l'Esprit Saint et le dénie pratiquement aux croyants. Le dogmatisme engendre alors la révolte et le schisme » (10).

Il suffit de se rappeler ce qui se passa lors du grand schisme, et un peu plus tard au temps de Luther. Ceci amène à distinguer l'essentiel de l'accessoire. Cela amène aussi à

(10) Les Entretiens du Cal Decourtray, p. 147

entrer délibérément dans une attitude d'accueil a priori bienveillant aux autres cultures qui seul peut favoriser le dialogue. Dialogue qui laisse les cultures et les religions nous interroger sans domaine réservé : « C'est la question centrale, répète J.M. Ploux... » Une église n'a pas « d'affaires intérieures (réservées). Elle est ouverte sur le monde, à tout le monde ou elle n'est pas » (11).

Quand on a compris cela, le mot « **conversion** » si souvent employé, prend un sens d'une intensité nouvelle : « Ce que d'autres hommes vivent et expriment de l'homme et de Dieu vient contester nos visions et les rendre à la vie. Le dialogue avec les autres, chrétiens ou non, fait partie de la Foi. Ils sont toujours le lieu possible d'une voix de Dieu » (12). N'oublions pas dans ce domaine l'admirable pensée du cardinal Suhard : « Commencez donc, **en vous**, la conversion du monde ». N'est-ce pas lui, au surplus qui s'écriait en 1947 : « Ne nous y trompons pas : demain ce n'est plus seulement notre patrie, **c'est le monde entier qui risque d'être pays de mission**. Ce que nous vivons aujourd'hui, les peuples le vivront à leur tour ».

Devant l'ampleur d'une tâche démesurée, on a besoin d'aliments forts et de sources vives. Les vrais « missionnaires » l'ont vite compris. Je pense à la lettre du cardinal Suhard sur « le sens de Dieu », au message de Thérèse de Lisieux, à celui de Charles de Foucauld dont nous décelons mieux l'importance : vouloir être « frère universel ».

Mais surtout il faut revenir à la grande source qu'est l'Écriture, comme l'a si bien montré le Concile, ou, comme le dit Montchanin : « l'exigence missiologique de l'adoption d'autres civilisations implique un certain renoncement, **un reflux vers l'origine**, dissociation de l'essentiel et de l'accidentel, surtout intériorisation par intensité de la vie contemplative, et primauté de la (vie) mystique sur la liturgie, la théologie, la philosophie religieuse, les institutions. Toutes ces réalités sont et ne valent que comme expressions, traductions, de la vie trinitaire dans l'Eglise » (13). C'est le même auteur qui, en même temps que Teilhard de Chardin, souhaitera qu'on retrouve le grand élan des Pères de l'Eglise, « un christocentrisme cosmique ». Il appelle de ses vœux une sorte de concentration, de « conspiration » des vocations missionnaires « une symphonie des membres de l'Eglise ». Il nous dit enfin que la contemplation est indispensable et qu'elle doit dépasser nos regards trop courts : « La contemplation est prophétique. Elle se nourrit de toute la pensée de l'Eglise, passée, présente, et **future**, celle qui aura réintégré les grandes richesses spirituelles des grandes religions... La mystique est l'état le plus profond de la vie de grâce donnée au baptême » (14).

(11) Le Christ Aventuré, J.M. Ploux, p. 318

(12) *ibid*, p. 319

(13) Théologie et spiritualité missionnaires, J. Montchanin, p. 74

(14) *ibid*, p. 156

Je pense que la pensée du cardinal Decourtray est proche de celle de ce grand Lyonnais, centrant toute vie apostolique sur l'Agapé : « L'Agapé est une sorte de flot d'eau vive qui descend en cascade depuis l'origine, **la source des sources**, qui est le Père dans l'Envoyé sorti de lui, et de l'un et de l'autre en nous, dans la communion de l'Esprit... Jésus n'a fait rien d'autre : apporter l'Agapé au monde. Les Apôtres n'ont rien fait d'autre que de dévoiler l'Agapé par leurs paroles et leur vie » (15).

Il va de soi que cette contemplation ne peut séparer Dieu de sa création : Celle-ci « est un livre qu'il faut savoir déchiffrer dit le P. Coste. Et les privilégiés ici ne sont pas les savants, ni les philosophes, mais les poètes et les saints ». A chacun d'ajouter ici les « sources » qui le font vivre.

Jean Vinatier.

(15) Les Entretiens du Cal Decourtray, p. 162-163

La vie du Père Chevrier

Ce livre de J.-Fr. Six (Ed. Desclée de B.) est la reprise allégée considérablement (140 pages au lieu de 538) de la biographie exhaustive qu'il avait consacrée en 1966 (au Seuil) au fondateur du Prado. Le lecteur y découvrira l'essentiel de ce qu'a réalisé, à travers cent déboires, ce prophète au cœur évangélique. Chevrier a voulu susciter « une famille de prêtres pauvres » et pour cela leur en donner lui-même l'exemple. Découvrant la population misérable de la Guillotière, au milieu du XIX^e siècle, il fait le pas décisif qui définira le Prado : « J'irai au milieu d'eux et je vivrai leur vie ». Cela l'a mené loin. Le P. Chevrier tient moins un « discours » sur « la pauvreté » qu'il ne s'identifie — comme Jésus Christ — aux pauvres en chair et en os. Aux quelques séminaristes qui acceptent de le rejoindre, il ne fait pas briller un idéal de facilité. Il s'est affilié au Tiers-Ordre franciscain et montre aux jeunes du Prado des panneaux où est détaillée la célèbre trilogie :

- Le prêtre est un homme dépouillé,
- Le prêtre est un homme crucifié,
- Le prêtre est un homme mangé,

faisant ainsi allusion à la Crèche, à la Croix, à l'Eucharistie, les trois actes de Jésus manifestant la pauvreté. Le P. Chevrier ne choisit pas enfin de vivre cette pauvreté à la manière des religieux. Il veut rester, avec ses disciples, prêtre diocésain ; car c'est le peuple des banlieues, des paroisses délaissées qui a le plus besoin de leur présence.

Au moment de la récente béatification de Lyon, un prêtre du Prado me dit : « Il ne faut pas faire du père Chevrier un ancêtre des prêtres-ouvriers ». A son époque c'est évident. Cependant il y a plus que des approches, il y a un esprit du Prado, qui, cent ans après le fondateur, préparait les voies de cette forme de ministère. Le P. Chevrier souhaite en effet que les jeunes qui veulent se vouer au sacerdoce travaillent pour gagner leur vie : « Les exercer au travail des pauvres, aux moyens que les pauvres emploient pour gagner leur vie... Aller chercher des chiffons pour acheter du pain... Aller demander de l'ouvrage dans les ateliers et les magasins... ». Comme le dit très bien J.-Fr. Six : « Le Père Chevrier n'a pas dit que le prêtre de vait travailler en usine... Il n'a pas dit le contraire non plus. Il a indiqué, par sa vie, qu'il fallait commencer par le commencement : devenir l'un d'entre eux, être immédiatement du peuple des pauvres. Sa seule utopie — elle est de taille — c'est de prendre au mot l'Evangile qui est d'abord adressé aux pauvres ».

Ce n'est donc pas par hasard que le Prado compte aujourd'hui le plus de prêtres-ouvriers dans ses rangs, après la Mission de France, et si l'un de ses supérieurs, Mgr Ancel, à une époque dramatique a lui-même pendant cinq ans, gagné sa vie du travail de ses mains.

J. V.

Hommage à Yvan Daniel

**Lettre d'Antoine Castro, Premier Adjoint au Maire d'Ivry sur Seine
à Guy Rivet, curé de la paroisse Notre Dame de l'Espérance**

Nous avons appris le décès du Père Daniel qui a été pendant une décennie curé de notre ville. Au nom de Jacques Laloë et de la Municipalité d'Ivry, je vous adresse, ainsi qu'à l'ensemble des prêtres et aux chrétiens de notre cité, l'expression de notre très profonde affliction. Ceux qui ont bien connu le Père Daniel se souviennent qu'en tant qu'homme d'église il a pleinement participé à la vie sociale de la commune.

« Je n'ai jamais cru », disait-il, « que le Christ avait établi l'église pour que les chrétiens s'y enferment à l'abri, au chaud, pour qu'ils n'aient pas peur, pour qu'ils ne prennent pas de risques dans le Monde ».

Aussi, son amour du prochain l'amène à œuvrer à l'engagement des communautés chrétiennes dans la vie et les différentes luttes menées par la classe ouvrière.

« Nous cherchons à voir », écrivait-il dans son livre : Aux frontières de l'église, « comment la pratique des chrétiens et la pratique des communistes pouvaient se retrouver au service du Bien commun. En sachant que le mouvement ouvrier ne s'identifie pas avec le Royaume de Dieu, en sachant aussi qu'il travaille souvent dans sa direction ».

C'est ce qui l'a conduit à l'expérience des prêtres ouvriers, à vouloir faire partager la réalité de l'existence de l'immense majorité des travailleurs de notre pays.

Son profond respect pour la vie le conduit aussi à prendre position pour la Paix en Algérie, pour le droit des peuples à l'autonomie, pour la Paix au Vietnam.

« De même, nous ne pouvons parler de la Paix », disait-il encore, « sans aboutir aux questions inquiétantes : la réalité de la course aux armements donc l'escalade des dépenses militaires, le trafic des armes depuis les mitrailleuses jusqu'aux fusées, la place importante de la France dans ce commerce ».

Autant de questions qui nous préoccupent encore aujourd'hui et pour lesquelles, ensemble, il nous semble utile d'agir.

Si en 1967, il quitte Ivry, il n'en a pas moins conservé de profondes attaches puisqu'il a choisi notre ville pour, près de l'église qu'il chérissait, faire sa dernière demeure.

Il écrivait en 1978 : « Je me suis quelquefois demandé ce qui serait arrivé si des hommes qualifiés, responsables du Conseil Municipal d'Ivry, avaient rejoint nos communautés. Auraient-ils été reçus ? Auraient-ils reçus nourriture pour leur action ? »

Notre Conseil Municipal d'Ivry s'honore aujourd'hui de compter en son sein des hommes et des femmes, responsables, de sensibilité chrétienne, qui œuvrent bien dans le sens des préoccupations du Père Yvan Daniel.

En vous renouvelant nos sincères condoléances,

Je vous prie de croire, Monsieur le Curé Doyen, à notre amicale sympathie.

1^{er} octobre 1986